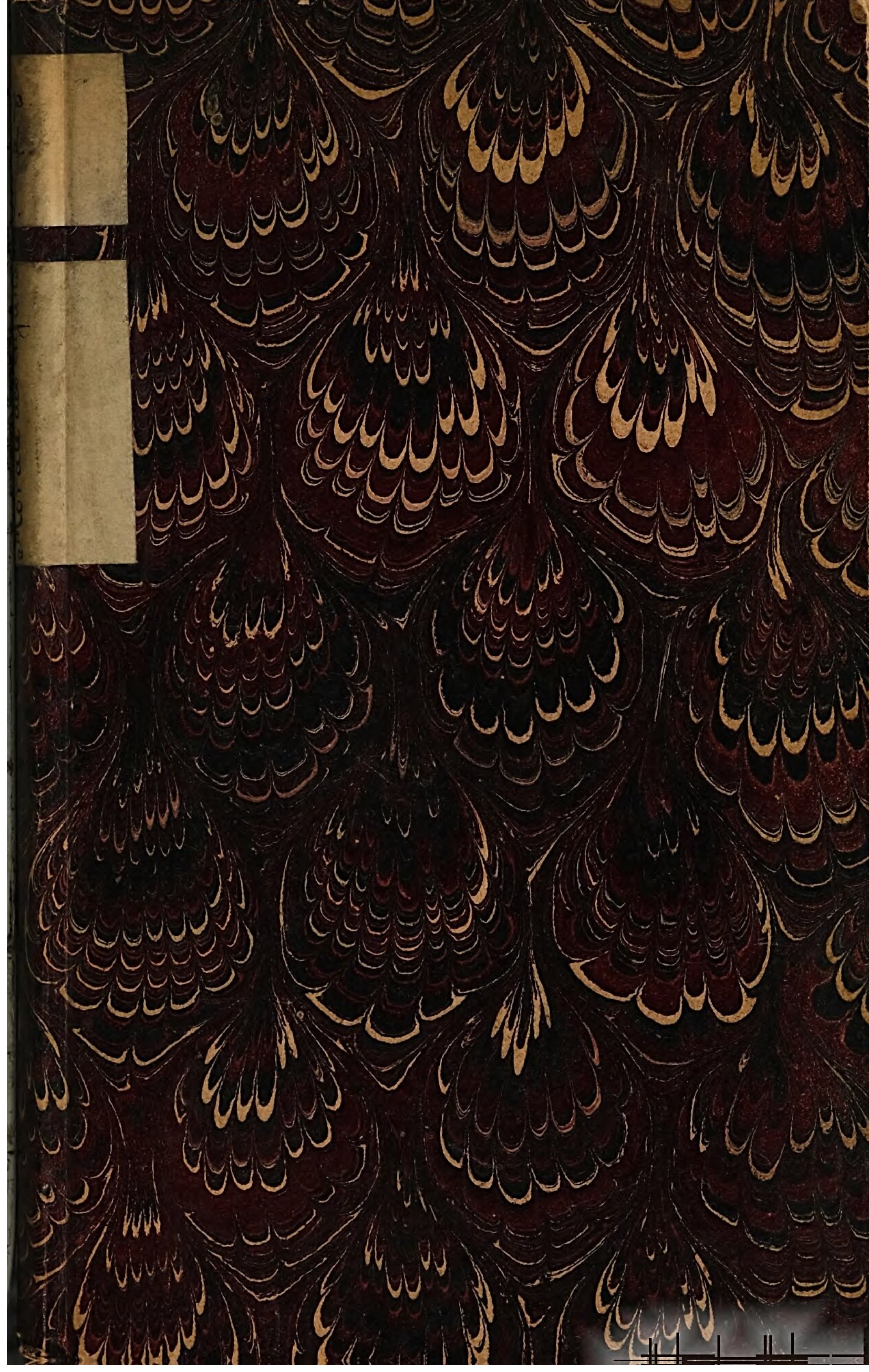




Saed. 0.5.

Bip.

M O R A L E
D E S E N F A N S,

O U

ENTRETIENS MORAUX

À LA PORTÉE DE CET AGE.

D'après l'Allemand

D E M. C A M P E.



A FRANCFORT SUR LE MEIN

CHEZ JEAN PHILIPPE STRENG

M D C C X C L

*Dip
Paid. 05*

THE NEW YORK
LIBRARY

JAN 21 1873

NEW YORK

LIBRARY

NEW YORK



NEW YORK

NEW YORK

NEW YORK

NEW YORK

T A B L E.

Première Soirée.

	Page.
I. <i>De nos devoirs envers nous-mêmes.</i>	
1. Par rapport à notre corps & à la santé.	3.
On la conserve :	
a) par la circonspection.	5.
b) par la tempérance.	7.
c) par le travail.	8.
d) par les plaisirs permis.	10.
e) par la propreté.	11.
f) par la pudeur.	13.
2. Par rapport à l'ame.	15.
quel'on perfectionne :	
a) par l'acquisition des bonnes connoissances.	15.
b) par la fuite de tous les vices.	19.
3. Par rapport à notre état extérieur.	23.

De l'économie.

a) Par opposition à la prodigalité & à la négligence.	25.
b) par opposition à l'avarice.	29.

Seconde Soirée.

II. <i>De nos devoirs envers les autres.</i>	32
1. Origine de la Roïauté.	34.
— de la magistrature & de la justice.	35.
— des loix.	ibid.
— des troupes.	37.
— des impôts.	ibid.
2. Devoirs envers les supérieurs.	38.
3. Devoirs envers tous les hommes.	40.
a) Fuite de toute espèce de violence.	41.

	Page.
b) — — du vol.	43.
c) — — de la tromperie.	45.
d) — — de la fausseté & du mensonge.	47.
e) — — du jurement inutile & du parjure.	51.
f) réparation du tort involontaire.	53.

Troisième Soirée.

III. <i>Des devoirs de la sociabilité.</i>	55.
1. Du zèle à obliger & de la complaisance.	57.
2. De l'envie.	59.
3. De l'orgueil.	62.
4. De la calomnie, de la moquerie, de la raillerie, & de la médifance.	64.
5. De l'affabilité, par opposition à un air rebutant.	66.
6. De la colère.	67.
7. De la rancune.	68.
8. De l'intempérance de la langue.	71.
9. De l'ingratitude.	74.
IV. <i>Des devoirs de la vie domestique.</i>	
a) Envers les parens.	77.
b) Envers les maîtres.	78.
c) Envers les frères & sœurs, & les compagnons d'école.	ibid.
d) Envers les domestiques.	79.
V. <i>De nos devoirs envers les pauvres.</i>	80.
a) prudence dans les bienfaits.	87.
IV. <i>De nos devoirs envers les bêtes.</i>	89.

Quatrième Soirée.

VI. <i>De la conscience & de la religion.</i>	93.
— source de joie dans les revers.	93.
— idée de Dieu, bannit toute crainte.	98.
— bonté de Dieu, même dans les maux de cette vie.	104.
— ame immortelle.	107.

Il n'y a pas bien longtems, mes chers Enfans, qu'il vivoit un homme très sage, appelé *Théophile Honoré*.

Aujourd'hui même tous ceux qui l'ont connu, ne peuvent parler de lui, sans que les larmes leur viennent aux yeux; car c'étoit un excellent homme, qui mettoit son plaisir à faire du bien aux autres. Dès son enfance, il s'étoit fait une loi de ne laisser passer aucun jour, sans faire quelque bien, qu'il pût écrire chaque soir dans son journal. Si quelqu'un se trouvoit dans l'embarras, & ne sachant que faire, *Honoré* qui avoit beaucoup d'expérience, l'aidoit de ses conseils. Un autre étoit-il tombé dans la pauvreté, il l'assistoit de son propre bien, & lui procuroit les moyens de gagner lui-même à l'avenir sa subsistance. Partout où il trouvoit un infortuné, fût-il chrétien, juif ou turc, il s'intéressoit à lui de tout son cœur, & cherchoit à le consoler & à l'aider. *C'est un homme comme moi*, disoit-il, *cela suffit*. Disoit-on en sa présence du mal d'un absent, il prenoit sa défense, comme si c'eût été son frère. Il ne pouvoit souffrir qu'on fît tort à personne. Mais si des méchans lui fesoient quelque injustice à lui-même, jamais il ne rendoit le mal pour le mal; loin de haïr ceux qui l'offensoient, il plaignoit leur aveuglement. Une de ses occupations favorites étoit de rassembler autour de lui ses enfans & ceux de ses voisins, & de leur apprendre à devenir bons & heureux. Aussi a-t-on vu depuis que les enfans qui ont bien reçu ses instructions & suivi ses conseils paternels, ont très-bien réussi.

Déjà il étoit âgé de soixante & dix ans, lorsqu'assis à l'ombre d'un tilleul, par une belle soirée d'été, il méditoit sur sa vie passée. Ses yeux, que la reconnoissance lui fesoit souvent lever au ciel, étinceloient de joie, par la délicieuse pensée qu'il n'avoit pas vécu inutilement sur la terre; & à chaque bonne action qu'il se souvenoit avoir faite, de douces larmes couloient le long de son visage serein. Car, mes bons Enfans, croyez en aux amis de la vertu, qui l'ont éprouvé, jusqu'à ce que vous le sachiez vous-même un jour par votre propre expérience, *le témoignage d'une bonne conscience est le comble de la félicité.*

Tandis donc qu'assis sous le tilleul, il goûtoit cette félicité, survint le brave *André Boncœur*, son voisin, qui s'assit auprès de lui pour s'entretenir amicalement avec lui. „ Depuis que je vous con- „ nois, cher Voisin, dit-il au vieillard en lui „ donnant la main, jamais je ne vous ai encore „ vu vraiment triste. Dites-moi donc, je vous „ prie, comment faites-vous, pour avoir tou- „ jours l'ame si tranquille, si contente, si satis- „ faite? Voilà ce que je voudrois bien que vous „ m'appriessiez. „ Cela est facile, si vous ne le sa- vez pas encore, lui répondit *Honoré*, en le regardant d'un air riant. Mais auparavant, allez me chercher nos délices, vos enfans & les miens, qui s'amusent là ensemble derrière le jardin. Je ne suis jamais plus content, que quand ils sont autour de moi; & je voudrois qu'ils apprissent aussi ce qu'il faut faire pour être heureux.

Boncœur alla quérir les enfans. A peine eurent-ils appris que le père *Honoré* vouloit s'entretenir avec eux, que jetant tous leurs jouets, ils vinrent tous courant se pendre au cou & aux bras de l'aimable vieillard. Alors il leur parla ainsi.

PREMIERE SOIRÉE.

Des devoirs envers soi-même.

Mes Enfans, notre voisin *Bon cœur* desire apprendre de moi comment j'ai fait, pour être presque toujours content pendant tout le cours de ma vie jusqu'à cette heure. Seriez-vous bien aise de le savoir aussi? Ah! oui, cher Papa, oui, s'écrierent-ils tous d'une voix, en battant des mains de joie; & le vieillard poursuivit.

Je n'ai plus longtems à vivre, mes bons Enfans, & quand je vivrois encore longtems, je ne ferai pas toujours avec vous; car peut-être dans quelques années irez-vous l'un d'un côté, l'autre d'un autre. Alors vous ferez abandonnés à vous-mêmes, & si vous n'êtes sages & bons, vous vous rendrez infailliblement malheureux, malades, ou pauvres; vous vous verrez haïs de votre prochain, ou mécontents de vous-mêmes. Et que vous serviroient alors tous les biens de la terre?

Vous savez combien je vous aime; si je voyois avant de mourir, que vous dussiez vous rendre vous-même un jour malheureux, chers Enfans, je ne pourrois m'en consoler sur mon lit de mort (à ces mots les enfans ne purent retenir leurs larmes). Je fais bien que vous ne voudriez pas de propos délibéré affliger ainsi votre vieux père; mais de peur que vous ne le fassiez par ignorance, je vais vous dire tout ce que je crois capable de vous rendre sages & bons, & par conséquent aussi heureux qu'on peut l'être.

N'est-ce pas, mes chers Enfans, vous avez déjà tous été quelquefois malades? Etiez-vous bien aises d'être malades? N'auriez-vous pas mieux aimé être en santé? Quand vous étiez malades, tout ce que vous mangiez & buviez vous paroïssoit mauvais; il vous falloit rester tout le jour au lit. Tandis que vos petits amis s'amusoient à sauter & à jouer sous le tilleul, à se promener, à se baigner dans la rivière, ou qu'ils se divertissoient à quelqu'autre chose, tout cela vous étoit défendu. Vous sentiez des douleurs tantôt ici, tantôt là. Vous ne pouviez dormir pendant la nuit, & tout ce qui vous environnoit, vous étoit insupportable. Voudriez-vous être encore malades?

„O non, s'écrierent les enfans, il vaut bien mieux être toujours en bonne santé.

Vous avez raison, poursuivit le père. Mais à présent vous ne savez guere combien il vous importe d'être sains & robustes. J'ai eu dans mes jeunes ans un bon ami, qui fut six ans malade. Le pauvre homme avoit une femme & cinq enfans, encore plus jeunes que vous. Sa situation avant sa maladie étoit florissante; car c'étoit un gros négociant, qui fesoit de grandes affaires. Tant qu'il conduisit lui-même son commerce, il trouva crédit partout, & toutes ses entreprises lui réussirent. Mais dès qu'il fut malade, tout alla à rebours. Il avoit un teneur de livres, auquel il fut alors obligé de s'en rapporter pour tout; & ce malheureux, non content de négliger ses affaires, le voloit, & trompoit encore les autres sous le nom de son maître. Il est vrai que pendant tout le reste de sa vie ce misérable ne réussit en rien; car personne ne vouloit avoir à faire à lui, parcequ'on savoit qu'il avoit trom-

pé & volé mon ami. Mais cela n'empêcha pas que dans l'espace des quatre premières années de sa maladie, mon ami ne devînt si pauvre, qu'il fut obligé de tout vendre, & d'abandonner son commerce. S'il s'étoit apperçu plutôt des fraudes de son teneur de livres, ou si sa femme, pendant sa maladie, avoit eu l'œil plus vigilant sur ce qui se passoit dans la maison, les choses n'auroient pas été si loin. Mais, par malheur, il se fia trop à cet homme, sans l'avoir bien éprouvé auparavant, & de plus sa femme fut aussi trop négligente. Enfin son état empira de jour en jour. Le médecin, homme compatissant, fit *gratis* tout son possible, pour lui sauver la vie, mais envain. Le pauvre malade, après avoir encore beaucoup souffert pendant une année, mourut enfin. Et savez-vous ce qui lui avoit attiré cette maladie ? Il s'étoit extrêmement échauffé à danser aux nêces d'un de ses amis ; & comme la trop grande chaleur l'incommodoit, il eut l'imprudence de se déboutonner jusqu'à la chemise, de se mettre à la fenêtre, & de boire un verre d'eau froide ; il fut atteint de la consommation, qui est une maladie incurable.

C'étoit un digne homme, qui auroit pris son malheur en patience, & la mort même n'auroit eu rien d'effrayant pour lui : mais il savoit qu'il s'étoit attiré ses maux par sa propre imprudence ; il en fut inconsolable. Au lit de la mort, il tomboit presque toujours dans une espece de frénésie, toutes les fois qu'il pensoit à quatre innocens qu'il aimoit & qu'il auroit pu rendre heureux, mais qu'il laisseroit par sa faute dans une si grande pauvreté, qu'ils avoient à peine de quoi se couvrir.

Je dis quatre innocens, car il avoit perdu le cinquième pendant sa maladie, je ne fais plus bien comment. Voisin, vous en souviendriez-vous ?

Très-bien, dit *Bon cœur* ; c'étoit le famélique *Frédéric*, à qui sa gourmandise coûta la vie. Il avoit mangé des boulettes & des fruits cuits, si chauds & en si grande quantité, qu'il étouffa.

Tout juste, reprit le vieux *Honoré*, à présent je m'en souviens. C'étoit une pitié que de voir ce malheureux enfant se tordre & s'agiter avant que de rendre l'ame. Que ne souffrit pas son pauvre père, en le voyant de dessus son lit !

Mais le sort de sa femme, mère de cet enfant, lui causa bien d'autres chagrins. Je vous ai déjà dit qu'elle n'étoit pas assez attentive à son ménage, & voici comment, mes chers Enfans. Pendant la maladie de son mari, elle ne pouvoit pas toujours avoir assez de repos dans la nuit, ni ses repas réglés dans le jour : ne fit-elle pas la sottise de suppléer au défaut de sommeil & d'alimens par des boissons échauffantes ? Il est vrai qu'au commencement elle n'en prenoit que peu ; mais comme il arrive presque toujours, elle y prit plus de goût de jour en jour. En un mot, peu-à-peu elle s'accoutuma tellement à boire, qu'elle ne pouvoit plus vivre, sans s'enivrer ; ce qui ne contribua pas peu à la ruine de toute sa famille. Les pauvres enfans n'étoient pas surveillés ; le teneur de livres pouvoit faire tout ce qu'il vouloit, parceque personne n'avoit l'œil sur lui, & le malheureux père en mouroit de chagrin. Enfin elle porta la peine de son désordre. Elle s'attira une inflammation de poitrine, & fit une fin déplorable.

Je fus présent à sa mort, mes Enfans; mais je ne saurois vous dire tout ce que j'y ai éprouvé. Je ne puis même y penser à présent; car si je le fesois, si je me représentois bien vivement le désespoir de cette femme mourante, la désolation du mari, les cris des pauvres & malheureux enfans, je ne ferois pas en état de continuer. Que Dieu préserve chacun d'une semblable fin!

Notre bon vieillard s'arrêta, s'essuya les yeux, & poursuivit.

Vous voyez, mes chers Amis, quels malheurs peuvent arriver, quand on ne prend pas de sa santé tout le soin possible. Gardez-vous donc de tout ce qui peut vous rendre malades. Manger & boire souvent sans faim ni soif, trop manger, trop boire, surtout des liqueurs fortes, faire des jeux dangereux, aller étourdiment dans des endroits périlleux, tout cela peut vous rendre malades & malheureux.

La *paresse* peut aussi vous rendre malades. N'est-ce pas? Quand vous avez trop dormi, vous ne vous mettez qu'avec dégoût au travail, & quand vous ne vous êtes pas donné de mouvement, vous ne mangez & ne buvez pas à beaucoup près avec autant d'appetit, que quand vous avez bien couru. C'est déjà un commencement de maladie; & si vous continuiez à trop dormir & à faire les fainéans, la maladie se fortifieroit de jour en jour. Vous seriez toujours chagrins, & deviendriez enfin ineptes à toute espece de travail & même de jeux.

Mais il y a deux fortes de travail, mes chers Enfans, toutes deux également utiles. L'une

s'appelle *travail manuel*, parcequ'on s'y sert principalement de ses mains. L'autre *travail de tête*, parcequ'on le fait de la tête, ou pour mieux dire, de l'esprit. Le cordonnier laborieux, par exemple, qui vous fait vos souliers & vos bottes, fait un travail manuel. Au contraire le maître qui réfléchit aux moyens de faire de vous des hommes bons & heureux, travaille de la tête. Ces deux genres de travail sont également nécessaires aux hommes, s'ils veulent se conserver sains d'esprit & de corps. Il faut travailler des mains, ou faire des exercices qui donnent du mouvement au corps, autrement nous ne digérerions pas bien les alimens que nous prenons; d'où naîtroient toutes sortes d'infirmités & de maladies. Il faut aussi travailler de l'esprit, en apprenant quelque chose de bon, autrement nous resterions stupides, sans être propres à rien au monde, & nous tomberions enfin dans la pauvreté & le mépris.

J'ai connu un homme à qui cela arriva. Il étoit né de parens riches, qui fesoient souvent la sottise de dire à leur cher fils, qu'ils lui avoient amassé beaucoup, beaucoup d'argent, qu'il auroit aussitôt qu'il feroit grand. Le jeune insensé pensa alors qu'il n'avoit pas besoin de travailler ni d'apprendre, comme les autres hommes, parcequ'un jour il pourroit avec son argent acheter tout ce qu'il voudroit. Il s'accoutuma donc à dormir jusqu'à midi; puis il dinoit, mais presque toujours sans appétit; après le diner il se mettoit à jouer aux cartes jusqu'à minuit, puis il se couchoit jusqu'au lendemain midi. Si par hazard il avoit à faire hors de la maison, il se fesoit toujours mener en carrosse, & pour s'habiller, il lui falloit quatre ou cinq domestiques. Mais qu'arriva-t-il? Il avoit environ vingt quatre

ans, lorsque le feu prit tout-à-coup pendant la nuit à sa maison, & avec tant de violence, qu'il eut à peine le tems de sauter par la fenêtre en robe de chambre. En moins d'une heure tout son bien fut réduit en cendre. Ruiné & sans ressources, il ne savoit que faire. Comme il n'avoit rien appris, pour pouvoir gagner son pain, & qu'il avoit honte de mendier dans le lieu où il avoit autrefois vécu dans le luxe, il se retira dans la campagne, & voulut se faire valet d'un payfan, uniquement pour sa subsistance. Mais quand il avoit travaillé une demi-heure, ou qu'il lui falloit aller dans le village voisin, il tomboit épuisé de forces, & le payfan vit bientôt qu'il ne pouvoit en tirer aucun service, à cause de sa foiblesse; car il avoit bien des pieds & des mains, mais il n'en pouvoit presque rien faire. Enfin il ne lui resta plus d'autre ressource que de mendier son pain aux passans. Prenez bien garde, mes Enfans, qu'il ne vous en arrive autant.

Et ne croyez pas que le travail soit quelque chose de si pénible; car quand on s'y est accoutumé, on y trouve tant de plaisir, qu'on ne sauroit plus vivre sans travailler. Mais c'est l'oisiveté qui est quelque chose de bien pénible. On n'y trouve qu'ennui, chagrin & humeur. Quand nous ne savons absolument que faire, pour l'ordinaire il nous prend mille fantaisies. Nous mangeons sans faim, buvons sans soif, & par là nous nous rendons toujours malheureux, malades, misérables, presque toujours pauvres; & puis personne n'a pitié de nous. Car on ne manque pas de dire: Ce paresseux pourroit être aussi riche que moi, s'il avoit voulu faire quelque chose. Il ne mérite pas qu'on l'assiste. Oh, mes Enfans! quelque pénible que puisse être le

travail, cela est encore dix fois plus insupportable.

D'ailleurs on n'exige pas non plus de nous que nous travaillions sans relâche. Notre corps n'y tiendrait pas. Non, mes Enfants, nous devons aussi prendre quelques *récréations*, cela est aussi nécessaire pour la conservation de notre santé. Jouez donc, amusez vous après le travail; évitez seulement tout divertissement qui pourroit mettre en danger votre santé & votre vie. J'ai déjà vu bien des enfans qui ont payé de leur vie leurs jeux imprudens. Votre filleul, Voisin, le petit *François* en est un exemple; ce joli enfant, si vif, si gai. Mais que lui arriva-t-il? Un jour qu'il se trouvoit dans la cour seul avec son frère, il voulut faire un jeu, à qui des deux iroit le mieux à califourchons tout autour sur la margeaille du puits. A peine y fut-il, qu'en regardant au fond du puits, il fut saisi tout d'un coup d'un étourdissement; & pouf! le voilà dans l'eau. Il est bien vrai qu'il vint du monde aux cris de son frère, pour le sauver; mais il étoit déjà tombé au fond; & lorsqu'on l'eut enfin retiré avec un long crochet, il n'y avoit plus de ressource, il étoit mort.

Celui-là est parti de ce monde d'une manière bien subite, dit le voisin *Bon cœur*; mais le fils du marchand *Legros*, le pétulant *Ferdinand*, celui-ci fut encore bien plus puni de sa pétulance. Un marchand étranger vint un jour chez son père, & attacha son cheval à un anneau qui étoit à la porte. A peine fut-il entré, zest! mon Ferdinand étoit déjà là, pour profiter de l'occasion de monter une fois à cheval. Comme il étoit près d'un escalier, il lui fut facile de sauter dessus; mais le cheval qui ne vouloit souf-

frir aucun étranger, ne le sentit pas plutôt sur son dos, qu'il se mit à ruer & à se cabrer, jusqu'à ce qu'il l'eût fait tomber, & en tombant, il lui appliqua encore un coup de pied sur la poitrine, qui le fit voler à trois pas delà, où il resta pour mort. Le sang pur lui sortoit par la bouche & par le nez, & tous le crurent mort : cependant il revint à lui au bout de quelque tems, & ce fut alors qu'il commença tout de bon à sentir son mal. Le coup qu'il avoit reçu dans la poitrine étoit sans remède. Il crachoit continuellement le sang avec de grandes douleurs, & il vécut ainsi encore quatre semaines avant que de rendre l'ame. Depuis ce tems je n'ai jamais pu voir sans peine les enfans s'amuser avec des chevaux.

Vous avez raison, reprit *Honoré* ; il est rare qu'il n'en arrive quelque malheur. Les chevaux ne sont que pour les grandes personnes, qui savent les manier. Faites y attention, mes Enfans. En général évitez tous les jeux qui peuvent attirer quelque fâcheux accident. Il y a tant de jeux permis & sans danger, que nous vous apprendrons peu-à-peu ; pourquoi vous attacheriez-vous justement à ceux qui peuvent vous nuire ou à vos camarades ?

Il faut que je vous dise encore un moyen qui ne contribuera pas peu à vous conserver en santé. C'est la propreté. Si vous ne vous lavez souvent, la mal-propreté bouche peu-à-peu les pores de votre peau, la transpiration ne peut plus se faire comme il faut, & delà viennent quantité de maladies douloureuses. Ainsi il faut vous laver souvent, tout au moins le visage, les mains, la poitrine & les piés. En été il faut vous baigner tous les jours ; mais (faites y bien

attention) jamais sans surveillant, jamais quand vous vous êtes échauffés, ni quand vous avez l'estomac plein ; car dans ces deux cas le bain est nuisible. Il l'est aussi quand il dure trop longtemps ; il ne faut rester dans l'eau tout au plus que cinq minutes, sans quoi il affoiblit au lieu de fortifier.

N'oubliez pas non plus de vous curer les dents & de vous rincer la bouche avec de l'eau fraîche, tant le matin qu'après chaque repas. Nonseulement il est vilain & insupportable pour les autres d'avoir l'haleine puante, mais cette saloperie a encore des suites funestes pour la personne même. Ses dents se gâtent, & lui font souffrir de cruelles douleurs ; cette corruption se communique à la salive, qui la porte dans l'estomac & infecte de là toutes les humeurs du corps : d'où il résulte à la fin des maladies aussi dangereuses que douloureuses.

J'ai encore à vous prémunir contre une chose dont l'ignorance où l'on en avoit laissé bien des jeunes gens, leur a attiré des maladies affreuses & une mort prématurée. Mais il faut que je vous prie d'avance de bien écouter & de bien retenir ce que je vais vous dire à ce sujet.

Il y a des parties de notre corps, telles que les lèvres, le nez, les mammelons, qui sont si délicates qu'elles peuvent être facilement lésées, & même dangereusement. Il suffit de les fouler, de les froisser, de les gratter fréquemment ou de les fatiguer par quelque autre mouvement inutile, pour y faire naître ce mal funeste qu'on appelle le *cancer*. Sans doute vous n'êtes plus à savoir à quelle maladie terrible on donne ce nom, & que pour l'ordinaire elle est incurable.

Au nombre de ces parties délicates qu'un rien peut si fort endommager, sont sur tout celles que la pudeur nous ordonne de cacher aux yeux de tout le monde, & même à nos propres regards, & aux quelles on a donné par cette raison le nom de parties honteuses. — Enfans, c'est moi qui vous en prie, & pour l'amour de vous-mêmes, pour l'intérêt de votre félicité, de votre propre vie; ne vous avisez jamais de toucher à ces parties sans nécessité, bien moins encore de les froter, de les tirailler, ou de jouer avec: tôt ou tard vous en ressentiriez infailliblement les suites les plus déplorables.

J'ai connu des jeunes gens qui, faute de l'avoir su, se sont plongés par là dans des maux inexprimables. N'ayant jamais été instruits par personne de la nature de ces parties délicates, ils avoient imprudemment contracté l'habitude de les manier, de les froter de façon ou d'autre, de les tirailler, de les chatouiller; & comme ils y trouvoient du plaisir au commencement, & que les effets douloureux ne se font pas sentir tout de suite après, les malheureux s'en étoient fait un passe-tems journalier. Mais qu'arriva-t-il? — Enfans, je prends DIEU à témoin de la vérité de ce que je vous dis, quelque inconcevable que cela puisse vous paroître pour le moment; oui, il y en eut qui déperirent au point de devenir comme des squelettes; d'autres furent attaqués de convulsions ou de l'épilepsie vulgairement appelée mal-caduc; quelques-uns tombèrent dans une sombre mélancolie; d'autres perdirent la mémoire & même le bon sens, devinrent niais, stupides, ou tout à fait foux; on en vit qui furent frappés de cécité, ou de divers autres maux effroyables, de pertes de membres, &c. —

Vous frémissez ! Ah combien ne ferez-vous pas encore plus saisis d'horreur, quand vous serez devenus un peu plus grands, & qu'on vous lira un petit livre sur ces dangers terribles, intitulé : *Avis de la dernière importance aux jeunes garçons qui commencent à être capables de quelque réflexion* *). C'est là que vous verrez des histoires qui vous feront dresser les cheveux à la tête, & alors on vous expliquera l'enchaînement de tout cela, on vous fera voir comment d'une chose qui semble n'être qu'un jeu sans conséquence, il peut naître d'aussi terribles effets.

Pour le moment, croyez m'en sur ma parole. — Car vous savez que je vous ai toujours dit la vérité — Croyez, dis-je, qu'il n'y a rien de plus dangereux que d'irriter, soit en jouant ou de quelque manière que ce puisse être, ces parties secrètes de notre corps. Ainsi dérobez-les soigneusement, non seulement aux regards d'autrui, mais encore plus aux vôtres propres ; gardez vous d'y toucher sans nécessité, ne le faites dans le besoin qu'avec la pudeur la plus circonspecte. Un jour viendra, quand je serai déjà dans le tombeau, que vous vous félicitez d'avoir suivi mon conseil, & que vous m'en remercirez. Gravez donc cette vérité dans votre mémoire par le moyen de la courte sentence que voici :

„De l'âpre chasteté la prudente rigueur

„Du corps & de l'esprit conserve la vigueur.„

*) Il en existe un pareil pour les jeunes personnes de l'autre sexe, qui a pour titre : *Avis indispensables aux jeunes filles sur les premiers dangers que court leur innocence.*

Faites encore attention aux leçons importantes qui me restent à vous donner pour la conservation de votre santé.

Ayez soin en tout tems de faire entrer dans vos chambres de l'air frais, & ne négligez jamais de les tenir propres. Car l'air gâté d'une chambre mal-propre est un poison bien dangereux. Ne mangez & ne buvez rien non plus qu'on ne vous ait dit être sain.

A présent, mes Enfans, vous savez à peu-près ce qu'il faut faire pour ne point laisser dégénérer votre corps de l'état où vous l'avez reçu de la nature. Mais cela seul ne suffit pas pour vous rendre heureux. En effet, on peut être en très bonne santé, & cependant très malheureux; car sachez, mes chers Amis, que dans votre corps habite une ame invisible, qui est proprement ce qui dans vous pense, sent, se réjouit, s'afflige, est heureux ou malheureux. Or quelque bien portant & vigoureux que puisse être votre corps, si votre ame est néanmoins foible & malade, vous ne laisserez pas d'être extrêmement malheureux. Il faut donc que je vous apprenne à conserver vos ames saines & en bon état. Voyons un peu si vous me comprendrez.

La santé de l'ame consiste à posséder beaucoup de connoissances utiles, & à être exempte de tout vice: mais ceci est encore trop au-dessus de vous; je vais voir si je ne pourrai pas vous le rendre plus intelligible.

Je dis que l'ame, pour être bien, doit premièrement tâcher d'acquérir toutes sortes de *connoissances utiles*; c. à. d. qu'elle doit appren-

dre toutes sortes de choses capables de faire à l'avenir ses délices. Une ame stupide ne goûte guere de plaisirs dans le monde; mais une ame sage & bien instruite ne peut jamais manquer d'occasions de s'amuser. Je pourrois vous le prouver par plus d'un exemple de personnes vivantes. Lorsque j'étois encore aux écoles, j'avois deux camarades de chambre qui étoient frères; mais jamais deux frères ne furent plus différens de caractère. Le cadet brûloit du desir d'apprendre, étoit attentif aux leçons, vouloit connoître à fond tout ce qu'il voyoit & entendoit, oublioit souvent de boire & de manger, pour s'entretenir avec des personnes d'esprit, avec qui il pût apprendre quelque chose de bon. L'ainé au contraire étoit si nonchalant, si mécontent aux leçons! Tant qu'elles duroient, il ne cessoit presque de bâiller ou de jouer sous la table, & ne faisoit aucune attention à ce que disoit le maître. Hors des leçons, il ne pensoit qu'à boire, manger & dormir. Eh bien, que croyez-vous qu'ils soient devenus l'un & l'autre? *Charles*, c'étoit le nom du cadet, devint de jour en jour plus habile, plus aimable, plus heureux. Au contraire son frère *George* devint plus stupide & plus malheureux. Quand on nous menoit à la promenade, le curieux *Charles* trouvoit partout mille objets d'amusement, parcequ'il examinoit tout soigneusement. Tantôt il considéroit une fleur, un arbre, & se rappeloit ce que le maître lui avoit dit de la végétation des plantes & des arbres; tantôt il contemploit le ciel, & étoit ravi de savoir ce que c'est que l'air & les nuages; ce qui produit la pluie, la rosée, les vents, & à quoi tout cela est bon; tantôt à l'ombre d'un arbre épais, il nous lisoit une jolie histoire dans un livre qu'il avoit eu soin d'apporter. *George* au contraire
alloit

alloit son chemin toujours grognant, & ne remarquoit rien de tout ce qui l'environnoit, parcequ'il n'avoit acquis des connoissances sur rien. Et comme il ne pouvoit cependant rester à ne faire absolument rien, il cherchoit ordinairement querelle, jusqu'à ce qu'enfin, avec la permission du maître, nous le bannîmes entièrement de notre compagnie, pour n'avoir plus rien à démêler avec lui. Tous deux sont restés toute leur vie tels qu'ils étoient alors : *George* n'étant propre à rien au monde, ne sachant à quoi s'occuper, toujours de mauvaise humeur, à charge à lui-même & aux autres ; *Charles* au contraire instruit, aimable, bien-venu par-tout, parceque toujours gai, il savoit égayer les autres. *George* mourut d'ennui & en grognant avant l'âge de trente ans ; mais *Charles* vit encore à cette heure, aussi frais que moi, quoiqu'il ait bien deux ans de plus.

Ah ! Voisin, s'écria *Bon cœur* à ces mots, je commence à comprendre ce qui fait que je vous vois toujours content ; c'est que vous avez aussi beaucoup appris, & que vous avez par conséquent plus d'objets d'amusement que nous autres.

Puis donc que vous le trouvez ainsi, reprit *Honoré*, il faut avouer franchement que je n'aurois pas eu la moitié autant de plaisir dans ma vie, si j'avois moins étudié dans ma jeunesse. Aussi ai-je bien senti la vérité de ce que me répondit mon père lorsque je lui demandai un jour à quoi donc servoit l'étude. Mon Enfant, me dit-il :

„ Vois cette terre en friche & cette autre en culture,
„ Et comment le travail seconde la nature. “

Mais l'étude seule ne suffit pas. Pour que nos ames soient saines & heureuses , il faut l'accoutumer à porter son attention, non-seulement à l'école ou à la lecture, mais aussi dans tous les lieux où l'on peut se trouver, sur tout ce qui se présente; sur tout ce que nous voyons, entendons, sentons, goûtons & touchons; sur tous les objets & toutes les fonctions de la vie domestique, sur tout ce que font les Artisans & les Artistes, sur leurs outils, sur leurs procédés; sur tout ce qu'on apperçoit dans les champs, les prés, les jardins & les bois; & plus particulièrement encore sur la conduite, les actions & les paroles des autres hommes. Il est incroyable, mes chers Enfans, combien l'ame acquiert par là de jugement, de lumières, de sagesse, de capacité & d'aptitude à être utile aux autres & à se tirer soi-même d'affaire en toute occasion. C'est par cette voie que nous vient ce qu'on appelle le *bon sens*, par où l'on entend des idées justes de tout ce qui est dans le monde & la faculté par conséquent d'en juger sainement par la suite: faculté du plus grand prix dans un homme, & préférable à tout ce que l'on appelle érudition.

Pour acquérir cette perfection, il ne faut jamais vous contenter de regarder ni d'entendre quoi que ce soit sans penser à rien; mais il faut ouvrir également les yeux & les oreilles de votre esprit. A chaque objet qui se présente, il faut vous demander à vous mêmes: Qu'est ce que cela? D'où cela vient-il? Comment cela vient-il? A quoi cela est-il bon? Puis-je en faire autant? &c. A chaque jugement que vous entendez faire à d'autres, réfléchissez aussi vous mêmes, si la chose est bien en effet comme ils le disent, ou si ce ne seroit pas une erreur. A

tout ce que vous voyez faire, surtout à des gens plus âgés & plus habiles que vous, pensez toujours : pourquoi a-t-on fait précisément de cette façon , & non pas d'une autre ? Pourquoi s'est-on comporté en telle occurrence comme cela & non autrement ? Si quelque chose vous paroît digne de remarque, ou si on vous la fait remarquer, ne manquez pas de la noter succinctement dans vos tablettes, pour en conserver la mémoire.

Voilà, mes Enfans, le moyen de se procurer une foule de connoissances utiles, & en même tems d'aggrandir toutes les facultés de son ame en augmentant leur vigueur. Vous pouvez vous graver dans l'esprit cette leçon par le secours du distique suivant :

„ Tiens sans cesse aux aguets tes yeux & tes oreilles ;
„ Observe, réfléchis, & tu feras merveilles.“

Au reste ce moyen n'est pas le seul duquel dépende la santé & le bien-être de notre ame : il faut encore mettre plus de soin à la conserver pure & sans tache, c'est-à-dire exempte de tout *vice*.

On appelle *vice*, mes chers Enfans, toute habitude de l'ame tendante à nous nuire à nous-mêmes ou aux autres. La désobéissance, par exemple, est un vice, parceque le plus souvent nous nous portons préjudice à nous-mêmes en désobéissant à nos supérieurs ; car alors non-seulement on nous punit, mais même on cesse de nous aimer ; & quand un enfant n'est plus aimé de ses parens & de ses maîtres, il est bien à plaindre. Quereller, injurier, battre, c'est encore un vice, parceque nous nous attirons par là des chagrins & à nous & aux autres ; aux autres, parceque personne ne veut se laisser que-

reller, injurier, battre ; à nous-mêmes , parcequ'on nous en punit, & que par la fuite nous avons le déplaisir de voir que personne ne veut nous fréquenter. Comprenez-vous à présent ce que c'est que vice ? „ O, oui, cher Papa, s'écrierent les enfans, nous le comprenons bien ; „ le vice est ce qui peut nous nuire à nous-mêmes & aux autres. “

Fort bien, mes chers Amis, vous avez été bien attentifs. Et savez-vous à présent comment s'appelle le contraire du vice ; je veux dire une conduite qui puisse nous rendre heureux, nous & les autres ? C'est ce qu'on appelle vertu.

A présent, mes chers Enfans, comme je suis vieux & que j'ai beaucoup d'expérience, vous devez croire sur ma parole que toute action vicieuse rend notre ame malade, foible & misérable ; toute action vertueuse au contraire, la rend saine, forte & joyeuse. *Qui blesse la vertu fait brèche à son bonheur.* Vous pouvez déjà le savoir en partie par votre propre expérience. Car, convenez-en, quand vous avez fait quelque chose qui vous étoit défendu, vous n'étiez pas si à votre aise, que quand vous aviez fait quelque chose de bien. C'est déjà une marque que votre ame n'est pas alors en bien bon état. Si vous continuiez de faire du mal, la maladie de votre ame empireroit ; vous deviendriez de jour en jour plus mécontents de vous-mêmes ; & mille choses qui vous font aujourd'hui plaisir, cesseroient d'avoir pour vous aucun agrément.

Car il en est de cette maladie de l'ame précisément comme de celles du corps. Pour l'un & pour l'autre, la maladie ne vient pas tout-à-coup, mais elle croît & ne se sent que peu-à-peu.

Quand, par exemple, nous avons mangé quelque chose de mal-sain, nous ne ressentons d'abord aucune douleur. Ce n'est que quelques heures après, peut-être même le lendemain, que les coliques & les maux de tête se font sentir. Si alors nous ne prenons pas aussitôt quelque remède, ou si même nous faisons la sottise de manger encore de ces alimens mal-sains, le mal augmenteroit, tant qu'à la fin il deviendrait tout à fait incurable. Il en est de même de l'homme qui fait une mauvaise action; peut-être d'abord n'en ressent-il que peu ou même point de déplaisir dans son ame. Mais s'il ne se repent bientôt & de tout son cœur, ou s'il est même assez insensé pour la réitérer, tôt ou tard elle sera infailliblement suivie du plus grand chagrin pour lui, & la guérison de la maladie de son ame en devient de plus en plus difficile & douteuse.

Si, par exemple, quelqu'un de vous, & que Dieu l'en préserve! concevoit de l'envie, c'est-à-dire, se mettoit en colère contre son frère, parcequ'il lui seroit arrivé quelque bien, dont les autres seroient privés, assurément à l'instant que l'envie & la colère s'empareroient de lui, il ne seroit déjà pas fort content. Si cependant il reconnoissoit aussitôt sa faute, s'il en demandoit pardon à son frère, & se gardoit à l'avenir de retomber dans la même foiblesse, il y auroit encore remède à la plaie de son ame; mais si dans toutes les occasions pareilles il s'abandonnoit de nouveau à l'envie & à la colère envers les autres, je puis vous assurer que toute sa vie il seroit malheureux.

Ainsi donc toutes les fois que vous sentirez s'élever dans votre cœur des mouvemens de co-

lère ou d'envie, rassemblez toutes les forces de votre ame, & apostrophez ces vilaines passions des vers suivans :

„Sortez, monstres, sortez de mon cœur, de mes sens :

„Je ne veux point les voir en proie à ces tourmens.“

Je ne fais si je vous ai déjà raconté l'histoire de Caïn. Que lui arriva-t-il ? Il s'étoit fâché plusieurs fois contre son frère, le bon Abel, parceque le Bon Dieu & ses parens avoient pour lui une affection particulière, à cause de ses vertus. Depuis ce tems Caïn ne pouvoit presque plus jouir d'une heure de bien-être sur la terre. Il avoit toujours le bonheur de son frère devant les yeux, il s'en dépitoit toujours; il cherchoit sans cesse des occasions de querelles, quoiqu'Abel ne lui fît point de mal. Vous savez jusqu'où il poussa enfin la méchanceté. La colère l'ayant rendu frénétique, il assomma son frère à coups de massue, & devenu criminel & un objet d'horreur, il se vit réduit à errer seul par toute la terre. Si la première fois qu'il se fâcha contre son frère, quelqu'un lui eût prédit que cela lui arriveroit, assurément il n'auroit pas voulu le croire. Cependant voilà ce qui arrive toujours, mes chers Enfans, quand on ne résiste pas au mal dès le commencement. Malheur à nous, s'il prend une fois racine dans notre cœur ! Adieu l'amendement ! Adieu le bonheur ! Telles qu'une boule de neige qui roulant du haut d'une montagne grossit à chaque instant & accélère sa chute à mesure qu'elle avance, nos passions vicieuses se fortifient & deviennent insurmontables à mesure que nous les satisfaisons, & que nous avançons en âge. Encore une fois donc, mes bons Enfans, soyez en garde contre le mal dès son commencement, ou quand une fois vous

avez commis une faute, gardez-vous de la commettre une seconde; autrement c'en est fait de votre vertu, c'en est fait de votre bonheur. Oh ! puisse-je graver ceci dans vos cœurs en lettres d'or !

Ce fera donc en retenant précieusement toutes les instructions qu'on vous donne, en observant avec réflexion tout ce qui frappe vos sens, & principalement en vous préservant avec soin de tout vice, que vous procurerez à votre ame le bien-être & la santé. Mais, mes Enfans, vous avez aussi un corps qui exige des soins & des alimens. Je n'ai pas besoin, je crois, de vous dire que c'est un malheur, que d'avoir faim & soif, de manquer d'habits, de lit, de demeure. Vous le savez tous sans doute il y a longtems. Mais d'où avez-vous toutes ces choses ? A présent que vous êtes encore petits, vos parens y pourvoient; mais quand une fois ils seront morts, & que personne ne prendra plus soin de vous, où prendrez-vous tout ce qu'il faut pour votre subsistance & vos plaisirs ? Vous pensez peut-être : Nos parens nous laisseront de quoi vivre. Mais, mes Enfans, voilà une espérance bien incertaine ; car quand même vos parens auroient des richesses, vous savez déjà beaucoup combien elles sont périssables ; & supposé qu'ils vous laissassent de grands biens, combien dureroient-ils, si vous n'aviez pas appris à les ménager ? Le seul moyen sûr, mes Enfans, de se préserver de la pauvreté, est d'apprendre à gagner soi-même sa subsistance, & à user avec économie de ce qu'on a acquis. Ainsi les talens d'acquérir & de conserver sont donc deux qualités très-nécessaires ; car ne savoir ni gagner ni ménager ce qu'on a, c'est le sûr moyen de tomber à la fin dans l'indigence, quelque

riche que l'on puisse être. Or tomber dans la pauvreté par sa faute, c'est un grand malheur.

Celui qui est tombé dans la misère sans qu'il y ait de sa faute, trouve toujours des personnes compatissantes qui s'intéressent pour lui. Celui qui est né de parens pauvres, fait se conformer à son état, parcequ'il y est accoutumé dès l'enfance, & qu'il a appris à travailler pour les autres. Mais quand on a eu ou pu avoir du bien, & qu'on devient pauvre par dissipation ou par négligence, c'est alors qu'on est dans une triste situation. Personne n'aime à assister celui qui auroit pu se dispenser de mendier, s'il avoit voulu. On n'aime pas non plus à le prendre à son service, quelque habile qu'il puisse être; car on pense toujours que celui qui a été négligent ou dissipateur dans ses propres affaires, le sera certainement aussi dans celles des autres.

Un homme né dans la pauvreté, ou tombé dans la misère par des malheurs, mais d'ailleurs capable & d'une probité sûre, est souvent plus estimé qu'un riche moins habile & moins honnête homme. On a plus de confiance en lui, on le consulte, on recherche son amitié, parceque, quoique pauvre, on peut tirer avantage de sa probité & de ses lumières; mais on n'a partout que du mépris & de la haine pour l'indigent qui s'est rendu pauvre, tandis qu'il auroit bien pu se soutenir, parceque c'est par sa propre faute qu'il ne peut plus se rendre utile par ses richesses. On ne lui confie rien, parcequ'on fait par expérience combien il a mal administré son bien. On n'attend de lui aucun bon conseil, puisqu'il s'est si mal conseillé lui-même. Ainsi comme on ne peut s'en servir que comme d'un cheval ou d'un bœuf pourvu de bons membres,

on n'en fait guère plus de cas. Voyez, mes Enfans, combien il importe de bien ménager ce que vous avez.

Je vais vous raconter à ce sujet l'histoire d'un enfant économe, qui fit une grande fortune, quoiqu'il n'eût pas eu un sou de patrimoine. Un riche commerçant de *Londres* (vous savez sans doute où est cette ville) avoit retiré chez lui un pauvre petit orphelin. Comme cet enfant qu'on appeloit *Richard Whittington*, étoit encore fort petit, on ne pouvoit l'employer à rien, & on le laissoit courir dans la maison. Il se fit lui-même une occupation de ramasser les épingles & les bouts de ficelle qu'on laissoit traîner, & de les conserver soigneusement. Lorsqu'il eut ramassé une douzaine d'épingles & un peloton de ficelle, il les porta à son maître dans son cabinet: ce qui plut au négociant, qui prévint que cet enfant seroit un jour économe & fidèle. Depuis ce moment il lui accorda de jour en jour plus d'accès, & le prit en amitié.

Un jour que le valet vouloit noyer de jeunes chats, l'enfant pria son maître de lui permettre d'en élever un, pour le vendre ensuite; ce qui lui fut accordé; & il en prit soin jusqu'à ce qu'il fût gros. Quelque tems après le négociant voulut expédier pour les pays étrangers un vaisseau chargé de marchandises, pour les y vendre. Etant allé voir si elles étoient bien emballées, il rencontra l'enfant portant son chat sur son bras. *Richard*, lui dit-il, n'as-tu pas aussi quelque chose à embarquer, que tu puisses vendre? Ah, mon cher Maître, répondit cet enfant, vous savez assez combien je suis pauvre, & que je n'ai rien au monde que ce chat. Eh bien! envoie ton chat, dit le négociant; & l'enfant courut avec lui au vaisseau, où il laissa son chat. Le

— vaisseau mit à la voile, & aborda au bout de quelques mois à un pays jusqu'alors inconnu. On débarqua, & on apprit qu'il étoit gouverné par un Roi. Ce Prince aiant su qu'il étoit arrivé des étrangers, en fit venir plusieurs, & les fit manger à sa table. Mais quoiqu'il y eût des mets en profusion, à peine pouvoit-on y toucher, parceque toute la chambre fourmilloit de souris & de rats, qui avoient la hardiesse de sauter par troupes sur la table, de s'emparer des mets, & même d'ôter aux convives les morceaux de la main. On n'avoit pas su trouver le moyen de s'en débarrasser, quoique le Roi eût promis des tonnes d'or de récompense à celui qui le trouveroit. Aussitôt que les étrangers l'eurent appris, ils dirent au Roi qu'ils avoient apporté un animal qui tueroit toutes ces souris & tous ces rats, & en même tems ils allèrent le chercher. Si vous eussiez vu le carnage épouvantable qu'il fit de ces souris ! En moins d'une demi-heure vous n'en auriez ni vu ni entendu une seule dans tout l'appartement. Le Roi en eut autant de joie, que si on lui avoit donné un royaume entier ; & comme il possédoit des richesses immenses, il donna plusieurs tonnes d'or pour le chat. Le vaisseau se hâta de revenir. Si le marchand avoit été un malhonnête homme, il auroit gardé l'or, sans en rien dire au pauvre *Richard*. Mais c'étoit un parfait honnête homme. A peine fut-il la quantité d'or qu'avoit valu le chat, qu'il fit appeler le jeune garçon, lui apprit la fortune qu'il avoit faite, & l'assura que tout seroit pour lui. Il lui fit par la suite apprendre le commerce, & comme *Richard* persévéra toujours dans le même esprit de fidélité, de travail & d'économie, le négociant lui donna, quand il fut en âge, sa fille unique, & le fit héritier de tous ses biens.

Voilà, mes Enfans, comment *Richard Whittington* fit fortune par une économie précoce. Car quoique le hazard y eût la plus grande part, l'économie de l'enfant fut cependant la première cause de tout ce qui arriva ensuite. Sans elle, il n'auroit pas nourri le chat pour le vendre; & s'il n'avoit pas gagné par son économie l'affection de son maître, celui-ci ne lui auroit peut-être pas permis de le garder, & cet heureux hazard ne feroit pas arrivé.

Mais comment faut-il donc faire pour être économe? demanda le petit *Jeannot*, le plus jeune des enfans du vieux *Honoré*.

Je vais te le dire, mon enfant, répondit le père. Vois-tu *Jeannot*, il faut pour cela tâcher de se rendre bien habile dans toutes sortes de choses utiles, & prendre l'habitude de ne pouvoir jamais être absolument oisif. Ensuite, il faut savoir conserver ses affaires, de façon qu'en s'en servant à l'usage auquel elles sont destinées, on prenne cependant garde en même tems, qu'elles ne se gâtent ou ne se perdent. Enfin il faut avoir de l'ordre en tout, assigner à chaque chose une place & l'y remettre toujours, ne rien laisser dépérir, & ne rien acheter que ce dont on a besoin.

Par exemple, si tout en portant vos habits, vous tâchez de les ménager autant que possible, si en lisant assidument, vous évitez soigneusement de salir vos livres ou de les déchirer; si après vous être servis d'une chose quelconque, vous avez soin de la remettre à sa place; enfin si au lieu de dépenser votre argent en joujoux & en friandises, vous le gardez jusqu'à ce qu'il se présente l'occasion d'acheter quelque chose

de réellement utile, ou de faire quelque chose de bon avec ; voilà comment vous ferez des enfans économes. Et si vous prenez à présent l'habitude de bien faire tout ce qu'on vous prescrit, & de trouver vos plaisirs à vous occuper, vous deviendrez infailliblement des gens qui gagnent du bien & qui sont à leur aise : ce qui est un grand bonheur, non-seulement parcequ'on se trouve alors sans inquiétude pour subsister, mais encore parcequ'on se met par là à l'abri du danger de devenir un fripon, & de n'avoir pas de quoi satisfaire ceux à qui nous devons donner ; enfin parcequ'on peut alors exercer la bienfaisance, en donnant à manger à ceux qui ont faim, à boire à ceux qui ont soif, des habits à ceux qui sont nus, en faisant en un mot beaucoup de bonnes actions qu'on ne peut pas faire quand on n'a rien gagné. O que c'est une belle chose que de savoir gagner & économiser au delà de ses besoins, pour assister de notre superflu celui qui n'a pas le nécessaire !

Mais n'allez pas au moins vous imaginer que l'économie consiste à serrer & renfermer tout ce que l'on a, sans en faire usage ni pour soi ni pour les autres. Non, mes Enfans, & au contraire, c'est-là un vice odieux, c'est l'*avarice*, qui ne laisse aucun bonheur à celui qui en est entaché : car l'*avare* perd insensiblement le goût des plaisirs innocens ; l'univers, avec toutes ses beautés, n'a rien qui lui plaise que l'argent dont il ne peut même se résoudre à faire usage. Pour en amasser de plus en plus, il se prive de bien des choses nécessaires pour la santé, pour le délassement, pour la décence. Il n'a point de sens pour les jouissances célestes de la véritable amitié. N'aimant personne, il n'est point aimé non plus. Ne rendant service à personne que

quand il y voit à gagner, les autres n'aiment point à lui en rendre, & voilà d'où vient que souvent l'avare peut tomber dans l'indigence précisément par l'effet de son avarice.

Ah! voilà, interrompit le voisin *Bon cœur*, ce que véritablement je ne comprends pas bien moi-même. Comment est-il possible que l'avarice mette en danger de devenir pauvre?

Comment cela est possible? Il faut donc que je m'explique clairement. Vous souvient-il encore de ce banquier qui demouroit au bas de la grand' rue? En comment ne vous en souviendriez-vous pas? Il n'y a que cinq ans qu'il est mort. Eh bien! ne fut-il pas dans sa vieillesse aussi avare qu'on peut l'être? N'étoit-il pas, avant que d'être d'avare, devenu un des plus riches particuliers de la ville par la succession de sa grand'mère? Et toutefois ne fut-il pas enfin entermé comme un gueux? D'où cela put-il venir?

„Je ne sache pas en effet que des malheurs
„extraordinaires en aient été la cause.“

Ni moi non plus; mais je fais bien que son avarice l'a ruiné. Pour faire des gains aussi considérables que rapides avec la succession qu'il avoit recueillie, il s'engagea tout à la fois dans une multitude d'affaires considérables de commerce. Pour cela il lui auroit fallu tenir trois ou quatre commis; mais son avarice l'engagea à vouloir tout faire lui seul; & comme cependant il ne pouvoit faire que le travail d'un homme, il ne put éviter de mal faire ou de négliger bien des affaires, ce qui lui causa des pertes. Il payoit & nourrissoit si mal ses domestiques, qu'ils furent réduits à le voler pour pouvoir vivre. Il retranchoit même à ses bestiaux

de leur nourriture nécessaire, ce qui fit crever ses vaches & ses chevaux les uns après les autres. Alors il s'arrachoit les cheveux, battoit ses valets & ses servantes sans raison, & il fut condamné à l'amende par la justice. Sa maison eut besoin de réparations; il auroit pu les faire à peu de frais; mais il les regretta, & enfin elle tomba en ruines. Un pauvre homme venoit-il lui demander une charité, il la lui refusoit. Si un voisin le prioit de lui prêter un meuble, il croyoit toujours qu'on le lui useroit, & il le refusoit, quelque besoin qu'on en eût. Aussi personne ne l'aimoit, personne ne vouloit lui rendre service; quand il avoit besoin de quelqu'un, il falloit toujours le payer au triple. Enfin il voulut tout faire lui-même, même ses habits, pour en épargner la façon; ce qui lui fit négliger encore davantage ses véritables affaires, & lui causa de plus grandes pertes. Il se refusoit sa propre nourriture : ou mangeoit les choses les plus mal saines, parcequ'il les avoit à meilleur marché; ce qui le fit bientôt tomber malade & dans un état de langueur. Peut-être auroit-il pu rétablir sa santé; mais il lui en auroit trop coûté pour le médecin & les remèdes. Enfin, après une longue maladie, qui déranger encore davantage ses affaires, il mourut, & ne laissa qu'un fils foible, une maison délabrée, quelques méchans habits, & la réputation d'une avarice sordide. Eh bien! n'avais-je pas raison de dire: que l'avarice l'avoit ruiné?

Ce couplet n'a-t-il donc pas bien raison de dire :

L'avare est toujours en carême,
Et ne voit jamais carnaval :
Pauvre dans l'abondance même,
Il souffre pour avoir du mal.

Gardez-vous donc, mes Enfans, de ce vice. Ne dépensez pas plus qu'il ne faut; mais aussi ne dépensez pas moins. Ne retranchez jamais rien du salaire de l'artisan qui l'a bien gagné. Si un jour vous tenez des domestiques, donnez leur autant qu'il est nécessaire pour les conserver en santé, & pour vivre heureux suivant leur condition, de peur qu'ils ne soient réduits à la nécessité de vous voler. Accordez à votre propre corps autant qu'il est nécessaire pour le conserver en santé & en vigueur. Ne soyez pas si avares que de refuser ni à vous ni à vos gens des plaisirs modérés, ni aux pauvres de leur faire du bien, si vous êtes en état. Mais tout ce qui est superflu, est dangereux pour vous. Plus d'habits & de meubles qu'il n'en faut pour le besoin & pour une certaine bienséance de convention, plus de domestiques que vous n'en avez besoin, plus de mets que l'homme n'en a besoin pour satisfaire son appetit & vivre content, plus de plaisirs qu'il n'en faut pour se mettre en état de recommencer son travail; tout cela absorberoit peu-à-peu votre bien, & tôt ou tard vous rendroit infailliblement malheureux.

A présent, mes chers Amis, que tout repose autour de nous, il faut aussi accorder à nos corps le repos du sommeil, & aller prendre de nouvelles forces pour nous remettre demain à nos occupations ordinaires. Demain, quand l'étoile du soir reparoîtra dans le ciel, je continuerai de vous apprendre ce qu'il vous reste à faire pour devenir bons & heureux.

Ils se souhaiterent mutuellement une bonne nuit, & allerent gaiement se mettre au lit.

SECONDE SOIRÉE.

De nos devoirs envers les autres.

Le lendemain le soleil n'avoit pas encore entièrement achevé sa course, que *Boncœur* s'étoit déjà rendu sous le tilleul avec ses enfans. Peu après parut le vieux *Honoré* accompagné des siens, & avec cet air ferein qui lui étoit propre, & qu'on ne pouvoit voir sans se sentir soi-même content.

Mes chers Enfans, dit-il en s'asseyant & en les embrassant les uns après les autres, ce qui je vous dis hier seroit presque suffisant pour vous rendre heureux, si vous pouviez vivre pour vous seuls. Mais le monde n'a pas été fait pour vous seuls. Si vous voulez bien vivre & être heureux, les autres le veulent aussi. Mais ces autres avec lesquels il vous faut vivre, ne sont pas toujours bons & sages, & quelque bons & sages qu'ils puissent être, ce sont toujours des hommes. Il faut donc apprendre ce qu'il faut faire pour vivre en sûreté & heureux parmi eux, & pour qu'ils desirerent eux-mêmes vous le rendre.

Quant à la sûreté, on y a assez passablement pourvu. Il a été un tems, mes Enfans, où on ne connoissoit ni magistrats ni rois. Chacun vivoit comme il vouloit. Chacun cherchoit à se rendre seul aussi heureux qu'il pouvoit. Personne ne s'embarassoit des autres. Personne n'avoit rien à commander aux autres. Chacun fesoit ce que bon lui sembloit, & n'avoit point de châtiment à craindre. N'étoit-ce pas là un état bien heureux ?

reux ? Mais voyons comme cela alloit. Chacun donc, comme je disois, ne pensoit qu'à soi, & personne ne s'avisoit de secourir les autres. Le cheval de quelqu'un tomboit-il dans un fossé, ou son char restoit-il embourbé, tomboit-il lui-même malade en chemin, les autres passaient outre, comme si cela ne les eût point regardé. Celui à qui cela étoit arrivé voyoit-il à son tour dans l'embarras quelqu'un de ceux qui l'avoient abandonné dans le besoin, il ne lui donnoit non plus aucun secours, parcequ'il n'en avoit point reçu. C'est ainsi que l'un laissoit toujours l'autre dans l'embarras. Cependant il y a mille choses dans le monde qu'un homme ne peut exécuter seul. Vous ne pouvez, par exemple, vous bâtir seuls vos maisons, faire vos habits, préparer vos alimens, vous défendre contre quelqu'un plus fort qui voudroit vous faire du mal. Comme dans ce tems personne ne songeoit qu'à soi, on étoit partout dans une grande misère. Ajoutez à cela qu'il y avoit des méchans qui enlevoient aux autres leur bien, quand ils étoient les plus forts. On se voyoit attaqué par trois ou quatre, qui vous chassoient de votre maison, pilloient vos biens, & vivoient de ce que vous aviez acquis à la sueur de votre front. Cependant on se voyoit réduit à la mendicité, parcequ'on n'avoit pu résister seul à tant de personnes. Voilà comment vivoient les malheureux hommes des premiers siècles ; jamais de sûreté, toujours dans la crainte qu'au premier moment il ne vînt quelqu'un les chasser de leur possession. Enfin quelques hommes sages & vertueux se réunirent, & convinrent de se donner mutuellement du secours. Mais comme ils étoient souvent de différens avis, ils ne pouvoient pas faire grand'chose. Ils se secouroient, mais sans ordre & sans discernement. L'un accouroit

de bonne heure, l'autre tard ; l'un agissoit vigoureusement, l'autre non. Les méchans avoient le plus souvent le dessus, & s'étoient déjà rendus maîtres de leur butin avant que les autres se fussent réunis pour les en empêcher.

Alors les honnêtes gens qui s'étoient confédérés, imaginèrent enfin pour se défendre, de choisir parmi eux un chef auquel ils s'obligeroient d'obéir, quand il leur commanderoit quelque chose pour le bien de la société. Ils réglèrent que chacun contribueroit à son entretien, afin qu'il pût veiller au repos, à la sûreté & au bonheur commun. Telle est l'origine des Souverains.

Le Roi donna donc tous ses soins à ce que les méchans ne volassent personne, ni ne lui fissent de mal. Aussitôt qu'il s'appercevoit de quelque chose, il donnoit un signal, & tous accouroient pour s'opposer à l'ennemi. Si quelqu'un manquoit de venir, quoiqu'il l'eût pu faire, les autres le bannissoient de la société ; car, disoient-ils, si l'ennemi t'avoit attaqué, nous aurions tous été obligés, en vertu de nos promesses, d'aller te secourir, croyant que tu en aurois fait de même envers nous. Si tu ne veux pas venir nous défendre, nous ne te défendrons plus.

Cela dura quelque tems ; mais les honnêtes gens eux mêmes, qui s'étoient ainsi ligués, virent aussi leur société troublée par quantité de différens & de mal-entendus qui s'élevèrent insensiblement entre eux. Tantôt c'étoit l'un qui se croyoit offensé par l'autre ; tantôt un troisième qui accusoit quelqu'un de lui faire quelque tort ou dommage, ou d'avoir mal parlé de lui.

Il en résultoit de vives altercations, desquelles on passoit souvent aux voies de fait; car chacun vouloit se faire justice lui-même, & se chargeoit de sa propre vengeance, fondée ou non. Il régnoit dans la société beaucoup de trouble & de mécontentement. Enfin les plus sages s'assemblèrent pour aviser aux moyens d'y remédier, & on arrêta que dans la suite personne ne pourroit être son propre juge, mais que tous les différens seroient portés par devant le roi, qui examineroit la chose, & décideroit lequel auroit droit; de façon que chacun s'en tiendrait à cette décision, & que quiconque s'y opposeroit, seroit regardé comme un ennemi commun.

Vous pouvez bien penser que le roi ne fut pas longtems en état d'y pourvoir seul. Il n'auroit pu terminer seul tant de différens qui s'élevèrent peu-à-peu. Il choisit quelques-uns des plus intelligens, qu'il chargea du soin de les examiner & de les juger en son nom. Voilà, mes Enfans, l'origine de la magistrature & des tribunaux de justice.

Mais de même parmi ces magistrats il se trouva souvent des gens peu éclairés & partiaux, plus favorablement disposés pour l'un que pour l'autre, & qui jugerent tantôt d'une façon, tantôt de l'autre. Tel avoit aujourd'hui droit, tel autre avoit tort le lendemain, quoique tous deux eussent commis la même action. Le Roi s'en étant apperçu, prescrivit à tous la manière de juger; & delà naquirent les loix.

✱ Par ces loix on régla aussi ce que chacun devoit faire & ne pas faire. Règlement bien utile; car les plus honnêtes gens mêmes ne peuvent savoir tout ce qui leur est avantageux & à

toute la fociété en même tems. Si chacun avoit droit d'en juger, pensez vous-mêmes ce qu'il en arriveroit. L'un diroit : Oui, cela est bon ; l'autre, non, mais ainfi ; & à la fin on ne décideroit de rien ; car autant de têtes, autant d'avis. N'est-ce pas ce qui vous arrive souvent dans vos jeux ? L'un dit, fefons ce jeu-ci ; l'autre, fefons celui-là, & le tems de jouer se paffe à disputer, ou bien vous vous feparez, pour en faire chacun en votre particulier un qui n'est pas à beaucoup près aufli amufant, que fi vous aviez joué tous ensemble. C'est ce qui arriveroit aufli dans la fociété des hommes, fi chacun ne vouloit faire que ce qu'il jugeroit bon. Il est donc fage & avantageux qu'il n'y ait qu'un homme, ou un petit nombre, qui décide de ce qui est bon, & que tous les autres le faffent enfuite.

La fociété dura encore ainfi quelque tems. Cependant peu-à-peu il se forma aufli dans divers pays d'autres fociétés, mais fans lumières & fans mœurs. Ces fociétés groffières croyoient quelquefois pouvoir se rendre heureufes en attaquant les autres, & en leur enlevant leurs biens ; ce qui troubla souvent le repos des bonnes fociétés. Elles étoient obligées d'abandonner leurs occupations & généralement tout, pour se défendre. Souvent elles étoient attaquées au milieu de leurs travaux, & ne pouvoient se défendre. Souvent, quoiqu'elles le puffent, elles ne favoient comment s'y prendre, parceque dans le tumulte, elles ne pouvoient pas toujours entendre leur Roi. C'est pourquoi elles imaginèrent de régler qu'une partie de la fociété n'auroit pas d'autre occupation que de la défendre. Ceux-ci étoient obligés de veiller, pendant que les autres travailloient ou dorment ; & quand ils n'avoient pas d'ennemis à

combattre, ils devoient apprendre à se conduire dans les attaques & dans tous les cas. Telle est l'origine des troupes.

Ces gens là n'avoient guere de tems de cultiver les champs, ou de faire quelqu'autre travail, & cependant ils étoient utiles à la société. Il fut donc arrêté que tous les autres contribueroient chacun d'une partie de son gain & de son bien pour leur entretien. Véritablement il leur en coûtoit, mais ils y gagnoient de pouvoir vivre en paix & en sûreté, & de n'être pas exposés à être détournés à chaque instant de leurs travaux. A présent, mes Enfants, vous savez ce qui a donné naissance aux rois, aux princes, aux magistrats, aux loix, à l'état militaire & aux impôts. Apprenez maintenant aussi ce qu'il faut faire, pour que toutes ces institutions ne tournent pas à votre préjudice, mais bien plutôt à votre avantage.

Quand notre roi ou notre prince nous commande quelque chose, c'est presque toujours pour l'avantage de ses sujets en général. Quand il exige de nous des impôts, c'est pour notre intérêt qu'ils sont employés; car il est obligé d'entretenir des troupes pour nous défendre, des cours de justice pour nous protéger contre l'injustice des méchans, des gens éclairés qui sachent trouver toutes sortes de moyens pour rendre leurs sujets de plus en plus heureux, des maîtres habiles qui nous apprennent ce que nous devons faire & ce que nous devons éviter afin de prospérer. Pour tout cela il a besoin d'argent; & comme c'est pour nous, il est juste qu'il le tire de nous. Nous devons donc lui donner ce qu'il nous fait demander.

Mais nous lui devons aussi l'obéissance, ainfi qu'à tous ceux qui commandent en son nom; car puisque lui seul veille à ce que nous puissions vivre contents & en sûreté, il a droit aussi d'exiger que chacun fasse ce qu'il lui fait commander, & dont nous autres sujets ne pouvons pas juger aussi bien que lui, si cela est nécessaire ou non. Il ne nous appartient donc pas de demander pourquoi celui qui gouverne nous fait commander telle ou telle chose; car nous ne pouvons pas toujours le pénétrer. Notre devoir est d'obéir. Ne vous laissez donc pas séduire, quand vous ferez grands, par ceux qui murmurent toujours contre le roi & les loix. Tout ce que vous savez, c'est que ce qui rend heureuse la société où vous vivez, vous rend aussi heureux; mais vous ne savez pas ce qui rend la société heureuse; vous devez donc en laisser le soin à ceux qui le savent, & qui sont préposés pour le faire faire.

En général, mes chers Enfants, l'obéissance envers ceux qui ont droit de nous commander, soit notre roi, notre seigneur, notre père, notre maître, est un de nos devoirs; car la désobéissance nous rend certainement malheureux. Par exemple, mes Enfants, je vous ai permis de vous amuser à courir dans la cour, dans le jardin, dessous les tilleuls tant que vous voudriez; mais je vous ai défendu en même tems d'approcher du puits qui est dans la cour. Si vous enfreigniez mes ordres, vous mettriez votre vie en danger, ou si pour cette fois-là vous aviez le bonheur d'en revenir, d'un seul coup vous perdriez pour l'avenir tous vos plaisirs; car comme je vous aime, & que je voudrois bien empêcher qu'il ne vous arrive quelque malheur, je ne pourrois plus, du moment

de votre désobéissance vous permettre d'aller dans la cour, ni delà dans le jardin, ou dessous les tilleuls, parceque je ne pourrois plus compter sur votre obéissance, & que j'aurois toujours lieu de craindre que vous n'allassiez encore au puits. Ainsi au lieu d'aller, comme vous faites à présent, vous divertir en plein air, après vos heures d'école, vous seriez obligés toutes les fois que je n'aurois pas le tems de sortir avec vous, de rester assis dans une chambre, & de vous y ennuyer. Cela vous satisferoit-il beaucoup?

Gardez - vous donc de toute désobéissance, en quoi que ce puisse être, envers moi ou envers vos instituteurs, envers les maîtres que vous aurez un jour, ou contre ceux qui gouvernent. Car

Obéir est une loi

Qui pèse sur tous les hommes,

Sur le sujet, sur le roi,

Et sur tous tant que nous sommes.

* Et en effet les souverains, quel que soit leur titre, sont obligés d'obéir aux loix, s'ils veulent bien gouverner; c'est elles qu'ils doivent respecter, & prendre pour regle de toutes leurs actions, sans jamais rien se permettre qui leur soit contraire, puisqu'enfin ce n'est qu'à cette condition & pour cela même qu'on les a fait ce qu'ils sont. Du moment qu'ils ne la remplissent pas, & qu'usant arbitrairement du pouvoir, ils cessent de consulter les loix de leur pays, ils cessent aussi d'être les pères du peuple, ils ne sont plus que des *despotes* & des *tyrans*, redoutés & abhorrés de tout le monde, &

dont on ne cherche qu'à secouer au plutôt l'injuste domination.

Et n'allez pas vous imaginer, mes chers Enfans, que l'obéissance soit une chose à charge, ou qu'il valût mieux pour nous n'avoir ni gouvernement ni loix : car tout ce qu'elles nous ordonnent ou nous défendent, elles ne nous l'interdisent ou le prescrivent justement que parceque nous ne pourrions tous vivre heureux ensemble fans cela.

Or, quand on fait tout ce que prescrivent les loix, & s'abstient de tout ce qu'elles prohibent, quand on rend & fait à chacun ce qu'elles lui donnent droit d'exiger de nous, alors, mes Amis, on est *juste*. — JUSTICE! grande vertu, qui renferme bien des choses : JUSTICE, le premier, le plus saint de nos devoirs, le plus sacré de tous ceux que nous avons à remplir avant d'oser former la moindre prétention au titre de *bons*. On a beau être rempli de science & de talent, être gracieux & complaisant, prodiguer l'argent aux pauvres, posséder en un mot toutes les autres bonnes qualités imaginables, si avec cela on ne pratique pas la justice, si on ne rend pas à chacun ce qu'on lui doit, si on ne fait pas à chacun ce qu'il peut avec droit exiger de nous, on n'en est pas moins dès-lors un homme méprisable & indigne de participer aux avantages que les loix procurent à la société.

A chacun le sien, voilà, mes Enfans, ce qu'il faut vous graver dans le cœur en caractères, ineffaçables, afin de ne l'oublier jamais, & d'en faire la règle de toute votre conduite.

Et qu'on se garde bien de penser que nous nous jetions dans quelque perte ou dans quelque privation, quand nous rendons & faisons à chacun tout ce qu'il peut légitimement exiger de nous : car ces mêmes loix qui règlent notre conduite envers autrui, règlent pareillement celle d'autrui à notre égard, & garantissent par-là notre propriété, notre repos, notre bonheur, notre vie, des atteintes d'autrui, comme elles garantissent des nôtres la vie, les biens & le repos d'autrui. C'est ce que je vais vous éclaircir par un exemple. —

C'est ainsi, par exemple, qu'il est défendu *de faire du mal à personne*, de quelque manière que ce soit, & il a été porté une loi : Que *quiconque, par mauvaise plaisanterie, par une imprudence coupable, ou même par colère & par malice, fera du mal à quelqu'un, sera puni de la même peine*. Par cette loi celui qui bat quelqu'un, doit aussi être battu ; celui qui tue quelqu'un, doit aussi être tué. Croyez-vous, mes Enfants, qu'il fût bon qu'on ne nous eût pas fait cette loi ? Nous allons voir.

Te souvient-il encore, mon cher *Guillaume*, (c'étoit le nom d'un fils du vieux *Honoré*, âgé de sept ans) comment ce grand garçon vouloit dernièrement te maltraiter, lorsque tu t'en allois seul à l'école ? Raconte-nous un peu Comment cela se passa.

Je ne lui avois rien fait, cher Papa ; puis tout un coup il vint à moi en courant, & voulut me prendre le biscuit que ma mère m'avoit donné ; & puis je lui dis de me laisser, qu'il étoit à moi ; & puis il voulut me battre, si je ne lui donnois aussitôt le biscuit.

Ne pouvois-tu donc pas te défendre, mon cher Fils ?

Ah ! Papa, il est déjà si grand, qu'il auroit pu facilement me forcer.

Comment fis-tu donc, pour qu'il te laissât en repos ?

Lorsqu'il levoit déjà son bâton pour me battre, je lui dis qu'il n'avoit qu'à faire ; mais que je le dirois au recteur, qu'il auroit aussi des coups. Alors il resta en repos, & je gardai mon biscuit.

Vois-tu, mon Fils, reprit *Honoré*, que c'est une bonne loi, que celui qui fait du mal aux autres doive aussi en souffrir ? Sans cette loi, ce grand garçon t'auroit pris ton biscuit, & encore par dessus peut-être bien battu ; mais il eut peur d'être puni, & en resta là.

Voilà, mes Enfants, ce qui arrive partout dans le monde. Si nous pouvons en sûreté aller dans les rues, vaguer à nos affaires, dormir tranquillement, ce n'est uniquement qu'à cette loi que nous en sommes redevables. Sans elle personne ne seroit un seul moment sûr de sa vie. Le plus fort attaqueroit le plus foible partout où il le trouveroit, lui enleveroit son bien, le maltraiteroit, le tueroit même. Vous surtout, pauvres Enfants, vous vous en trouveriez fort mal, parceque vous n'êtes pas encore en état de vous défendre. On vous prendroit tout ce que vous avez, on vous chagrinerait, on nous tourmenterait, on vous battroit ; & si on vouloit, on vous tueroit, sans que pour cela le coq chantât. Vous voyez donc combien il vous est avantageux qu'on ait fait

✕ cette loi, & combien vous devez aimer à l'observer, si vous voulez vous rendre heureux. Soyez donc reconnoissans envers celui qui a donné cette sage loi, & gardez-vous de l'enfreindre, même en badinant; car on passe facilement de la plaisanterie au sérieux, & on a déjà souvent vu des personnes commencer à se battre par badinage, & finir par se rendre homicides. C'est ce qui arriva à ce jeune homme qui fut décapité ici il y a six ans. Il occupoit une même chambre avec un autre jeune homme. Un jour, étant désœuvré, il se mit, pour se désennuyer, à harceler son ami; puis ils en vinrent à se donner des coups en badinant; enfin à se battre sérieusement. Malheureusement il attrapa son ami à la tempe d'un coup de bâton noueux, & l'étendit mort par terre. Il voulut se sauver, mais les gens de la justice l'attraperent, & il lui en coûta la vie; car les juges dirent : *Qui répand le sang humain, doit le payer du sien.*

Il en est de même du vol. S'il n'étoit pas défendu, ciel! comment cela iroit-il encore dans le monde? Personne ne jouiroit de rien en sûreté. Quiconque posséderoit quelque chose, ne pourroit jouir d'un seul moment de sécurité. C'est donc aussi une loi sage, que celle qui ordonne, *que celui qui portera préjudice à un autre, ou qui lui dérobera quelque chose, non seulement réparera le dommage ou le vol, mais que de plus il lui sera infligé une peine afflictive & infamante*, pour servir d'exemple. Ainsi nous n'avons plus guère de sujets d'inquiétude, puisque cette loi met nos biens en sûreté; car la punition qui suit le vol est si grande, qu'à moins d'être un scélérat endurci, personne ne s'avise de dérober; un voleur recon-

nu & convaincu, est condamné à la prison, & même à mort par le magistrat; & quand il est fortement supposé de vol, quand même il ne pourroit être convaincu, il n'en est pas moins haï & méprisé de tout le monde. Personne ne veut le laisser entrer dans sa maison, ni dans son jardin, ni dans son champ. Quand on ne peut l'en empêcher, on a soin de tout enfermer; on a toujours les yeux sur lui; on le fait suivre pour veiller à ce qu'il ne prenne rien. S'il veut emprunter quelque chose, on ne se fie pas à lui, quelque promesse qu'il fasse de rendre exactement. Lui arrive-t-il quelque malheur, personne n'a pitié de lui. Tombe-t-il dans la misère, personne n'ose s'en charger; & un homme comme cela devient communément pauvre & misérable.

A l'égard de ce vice, mes chers Enfants, il faut aussi y prendre bien garde dès le commencement. Personne ne commence par faire de grands vols. On commence d'ordinaire par de petites fraudes; ensuite on se permet de dérober toutes sortes de friandises; & quand on en a aussi contracté l'habitude, on devient un véritable voleur, d'abord pour de petits objets, & puis pour des grands.

Vous souvenez-vous encore de ce voleur, qui sur le point d'être pendu mordit sa mère à l'oreille? Je vous l'ai conté dernièrement; qui l'a retenu?

Moi, moi, s'écria le petit *Guillaume*, & il commença le récit qui suit.

N Il y avoit une fois un voleur qu'on alloit pendre. Comme il étoit déjà sous la potence, il apperçut sa mère qui pleuroit amèrement.

Alors il dit au bourreau de lui permettre de dire encore un mot à sa mère, & le bourreau lui dit qu'il le pouvoit. Il s'approcha donc de sa mère, fit semblant de vouloir lui parler à l'oreille, & la lui mordit tout-à-coup si fort, que cette vieille femme en jetta les hauts cris. Alors tous ceux qui étoient là, dirent: il faut que ce soit un grand vaurien, pour mordre encore sa mère à l'oreille si peu avant sa mort! Mais le voleur répondit: Messieurs, n'en soyez pas surpris; sachez que ma mère que voilà, est la cause de mon ignominie & de ma mort. Lorsque j'étois encore enfant, je m'accoutumai à manger des friandises à la dérobée, & ma mère ne m'en a pas corrigé. Lorsque j'allois à l'école, je volois les alphabets de mes camarades, & de retour à la maison, elle s'en réjouissoit & vendoit ces alphabets; ce qui augmenta mon goût pour le vol, tant qu'à la fin je devins un grand voleur. Si ma mère m'eût puni dès le commencement, je n'en serois pas venu là. C'est pour cela que je l'ai mordue à l'oreille, pour . . . pour . . . qu'est-ce donc qu'il y avoit encore, cher Papa?

„Eh bien, Guillaume, dit le père, pour lui faire connoître d'une manière bien sensible, qu'elle étoit la cause de sa mort.“ Voilà, mes chers Enfans, ce qui arrive toujours. On commence par de petites fautes, & on finit par de grands crimes. Gardez-vous donc des petites fraudes, de tout vol, ne fût-ce que de la valeur d'une épingle, & vous ne ferez jamais tentés d'en commettre de plus grands.

Car dans le fond toute espèce de fraude, quelque petite qu'elle soit, est déjà un véritable vol: & quoique le magistrat ne la punisse pas toujours aussi rigoureusement, elle rend cepen-

— dant aussi malheureux que le vol. Si quelqu'un, par exemple, achete quelque chose, & ne paie pas ce qu'il est convenu, ou s'il emprunte, & ne rend pas ce qu'il a emprunté, personne par la suite ne voudra plus lui vendre ni lui prêter. Ne le feriez-vous pas vous-mêmes ? Si vous aviez prêté votre habit ou votre chapeau à quelqu'un, & qu'il ne vous le rendît pas, lui prêteriez-vous encore quelque chose une autrefois ? On ne se laisse tromper qu'une fois. Un homme qui a trompé une fois, s'en trouve aussi mal qu'un voleur ; on le hait & on le craint tout autant ; on veut aussi peu avoir à faire à lui ; & quand ensuite il se trouve dans le besoin, on s'intéresse aussi peu pour lui. C'est ce qu'on a vu dans le teneur de livres de feu mon ami, dont je vous parlai hier. Lorsque ce méchant homme eut assez amassé d'argent par ses fraudes, il voulut commencer un commerce à son compte. Il employa donc tout ce qu'il avoit d'argent à acheter des marchandises ; mais un marchand ne vend pas toujours ses marchandises argent comptant, il est obligé de faire crédit, & par conséquent en a aussi besoin pour acheter d'autres marchandises ; mais personne ne vouloit rien donner à ce fripon, que l'argent à la main, parceque chacun craignoit d'être attrappé. Comme il s'étoit défait de son argent en donnant à crédit, & que personne ne vouloit lui en prêter, il fut forcé de baisser de jour en jour son commerce ; & comme il étoit obligé de vivre de l'argent qu'il recevoit journallement, en deux ans de tems tout son bien se trouva dissipé. Personne alors ne s'intéressa pour lui, parcequ'il étoit haï de tout le monde. Honteux de mendier, il eut recours au vol ; mais il fut bientôt découvert, parceque tout le monde avoit l'œil sur lui ; & le juge lui infligea

pour châtement de porter une chaîne à une main & une à un pied, & de traîner toute sa vie la brouette des rues, pour qu'il ne trompât ni ne volât plus personne. C'est ainsi que d'une manière ou d'une autre les fripons ont coutume de finir.

Ce n'est pas seulement dans le négoce, mais dans tout commerce avec les hommes, que vous devez être vrais & sincères; autrement vous vous attirerez la haine de tout le monde.

Un honnête homme n'a que sa parole: ce dicton trivial doit être votre devise, si vous voulez vivre en braves gens, & former quelque prétention à l'estime & à la confiance de vos semblables.

Les hommes ne peuvent deviner les vues & les pensées de leur prochain; ils sont donc obligés de s'en fier à ce qu'on leur dit. Quand on ne nous dit pas la vérité, cela nous fait faire bien des choses qui nous portent préjudice. Delà vient que les hommes ont été jusqu'à présent si fort ennemis des menteurs. Le premier tort que se fait un menteur, c'est qu'on ne le croit plus jamais, lors même qu'il dit la vérité. C'est ce qui arriva au jeune *Martin*, qui s'en trouva fort mal. Il s'étoit fait quelquefois une joie maligne de tromper les voisins, en poussant tout-à-coup dans la rue des cris douloureux, comme s'il lui étoit arrivé quelque accident. Quand les voisins étoient accourus à son secours, il se moquoit d'eux de s'être ainsi laissés tromper. Un jour qu'il jouoit encore dans la rue, un chien enragé lui courut tout-à-coup dessus. *Martin* ne pouvant ni fuir ni se défendre, se mit à crier de toutes ses forces : au secours!

au secours ! Les voisins l'entendirent ; mais croyant qu'il vouloit encore les tromper, ils ne bougèrent point. Le chien enragé se jeta sur lui & l'étrangla. Voilà donc ce qu'il eut pour ses menfonges.

Ajoutez qu'un menteur reste toute sa vie un mauvais sujet, & qu'il ne se corrige presque jamais. Quelque défaut qu'ait contracté un enfant, s'il est sincère, il n'y a pas de danger ; des personnes éclairées pourront l'aider de leurs bons conseils, s'il avoue ingénument ce qu'il a fait. Mais s'il est dissimulé, si au lieu d'avouer ses fautes, il cherche à les cacher, à les excuser, il n'y a rien à espérer, & on perdrait ses peines après lui ; car il en est de nos vices, mes Enfans, comme de nos maladies. Si un malade trompe son médecin, & ne lui découvre ingénument sa maladie, on ne peut lui ordonner les vrais remèdes, & le mal ne peut qu'empirer. De même, quand un enfant veut cacher ses défauts, les personnes sages ne peuvent lui conseiller ce qu'il doit faire pour s'en déshabituer. Un tel enfant ne peut que devenir de plus en plus vicieux, jusqu'à ce qu'il soit un vaurien accompli. La bonne-foi est donc pour un enfant la plus grande & la plus nécessaire des vertus, ainsi que le mensonge est de tous les vices le plus dangereux où il puisse tomber.

La vérité sied toujours bien ;

Jeu qui la blesse, ne vaut rien.

Ou bien, comme on dit :

Montre moi un menteur.

Je te montrerai un voleur.

Vous

Vous avez raison, cher Voisin, dit *Bon cœur*, le mensonge est un vilain vice; mais n'y auroit-il donc pas quelquefois des occasions où par bonté de cœur il faudroit taire la vérité? Tenez, il faut l'avouer, pas plus tard qu'hier, j'ai dit une fausseté, que je ne saurois encore à présent même me reprocher, parceque je crois toujours que j'y étois obligé. Je fesois hier soir un petit tour de promenade dans la campagne pour aller à la maison de ville. En chemin je fis la rencontre d'un pauvre vieillard qui avoit déjà fait quatre milles, & qui vouloit encore aller au bourg voisin, où son fils unique étoit tombé bien malade. Ses membres fatigués trembloient, & il étoit obligé de s'asseoir de tems en tems, parcequ'il étoit épuisé de lassitude. Cependant il ne vouloit pas prendre de repos, qu'il n'eût vu son pauvre fils. Chemin faisant nous trouvâmes un sentier qui coupoit obliquement le champ. Est-il permis de passer par ici? me demanda le bon vieillard. Cela abrégeroit mon chemin d'un quart d'heure. Pourquoi pas? lui répondis-je; le chemin est assez frayé; vous ne sauriez plus causer aucun dommage; d'ailleurs il n'y a pas de défense affichée. Le vieillard me crut, & entra dans le sentier appuyé sur son bâton. Pour moi je suivis le grand chemin. Un bon moment après me trouvant sur une élévation, je regardai après lui. Bon Dieu! Quel spectacle s'offrit à mes yeux! Le vieillard impitoyablement battu par un brutal qui vouloit l'emmener de force. Le sang me bout dans les veines, je vole à son secours. A peine à moitié chemin, je vis cet inhumain laisser le vieillard, & courir vers la métairie appeler du monde, comme je l'ai appris ensuite, pour entraîner de force ce bon vieillard dans un cachot. Cependant celui-ci eut le tems de gagner le bois voisin. Pendant que

je courois après lui, arriva le brutal avec ses dignes assistans, qui me demanda où étoit allé le vieillard. Par ici, lui criai-je, en lui faisant signe du côté opposé au bois, où je savois bien qu'ils ne le trouveroient pas. Pour moi, je me hâtai de le rejoindre. Je le trouvai dans une inquiétude extrême & épuisé de forces. Lui aiant offert mon bras pour le soutenir, je l'accompagnai jusqu'à l'endroit où il vouloit aller. A présent dites-moi, Voisin, ai-je mal fait de ne point dire la vérité à ce drôle?

≠ A Dieu ne plaise ! repartit *Honoré* ! Comment auriez-vous pu mal faire, puisque vous n'avez fait qu'empêcher qu'on ne commît encore une plus grande injustice envers le pauvre vieillard ? En pareil cas, non-seulement il est permis, mais même on est obligé de ne pas dire la vérité. Mentir, c'est dire une fausseté au préjudice des autres ou contre son devoir. Quand donc aucun devoir ne nous oblige à dire la vérité, c'est-à-dire, quand personne, qui en ait le droit, ne l'exige de nous, & que de plus nous voyons que la vérité fera tort à quelqu'un, sans être utile à personne, nous sommes obligés de la taire, & alors ce silence ne mérite pas le nom de mensonge.

≠ Mais ce droit d'exiger de nous l'aveu de la vérité, appartient aux parens, aux maîtres & aux magistrats. Aussitôt donc qu'ils exigent que nous leur disions quelque chose, nous sommes toujours obligés de dire la pure vérité; car ils ne l'exigent que pour pourvoir à ce qu'il ne soit pas fait d'injustice. Lors donc qu'on dit quelque fausseté à ses supérieurs, on se rend digne de châtiment & de haine, ce qui ne manque jamais d'arriver.

— S'il n'y avoit que des hommes sages , les suites fâcheuses & inévitables du mensonge, que je viens de vous dépeindre, feroient suffisantes pour en inspirer de l'horreur à tout le monde ; mais comme il y a beaucoup de gens assez insensés pour s'enivrer, quoiqu'ils sachent fort bien que cela les rendra malades, on a aussi vu souvent des gens dire des faussetés, quoiqu'ils n'ignorassent pas que quand elles viendroient au jour, ils perdroient toute confiance, feroient haïs & persécutés partout. Ces personnes étoient d'autant plus portées au mensonge, qu'il étoit plus difficile de les en convaincre. Car qui peut toujours lire dans la pensée des autres ? Cependant il importoit à tout le monde de trouver le moyen d'engager ces fortes de personnes à dire la vérité. Le serment parut être le meilleur moyen. Ecoutez bien, mes Enfans, je vais vous expliquer ce mot.

Il faut savoir que les hommes ont de tout tems cru, & su certainement que Dieu connoît tout, même les pensées des hommes, qu'il peut tout ce qu'il veut, & qu'il a en horreur & punit les méchans. Nous, qui sommes vos pères, & tous les hommes raisonnables, nous sommes convaincus de cette vérité. Eh bien, quand quelqu'un déclare une chose comme vraie, & qu'on ne peut autrement en constater la vérité, les juges lui disent : „ Nous ne savons si tu dis „ vrai ou faux. Si nous savions que tu mentes, „ nous te punirions bien ; mais Dieu le fera en „ notre place : car Dieu aime la vérité, & il ab- „ horre & punit le mensonge. “ Voilà ce qu'ils disent, & pour s'affûrer davantage que le dénonciateur a parlé comme il pense, ils lui font répéter ces paroles, & c'est ce qu'on appelle un serment. Toutes les fois donc que quelqu'un

✕ fait un serment, il reconnoît publiquement qu'il croit que Dieu fait tout ce qu'il pense, & qu'il le punira, s'il ne dit pas la vérité. Quand quelqu'un fait un faux serment, c'est-à-dire, quand il prend Dieu à témoin d'une fausseté, il fait connoître par là qu'il ne respecte plus rien sur la terre lorsqu'il y trouve son avantage, & que rien ne peut l'empêcher, ni Dieu ni les hommes, de faire du mal à son prochain, quand il en trouve l'occasion. On regarde un tel homme, mes Enfans, comme un loup, qui ne peut vivre que de rapine. On ne se croit en sûreté contre lui, que quand on l'a extirpé de dessus la terre, & on l'abandonne à la vengeance divine, dont il a méprisé la justice.

Faire un serment est donc une chose de la dernière importance, que nous ne devons jamais faire qu'après les plus sérieuses réflexions, & seulement quand on nous en fait un devoir. Celui qui jure légèrement & sans y être obligé, se fait connoître par là pour un homme sur la simple parole duquel on ne peut compter ; & pour l'ordinaire on ne le croit guère même sur son serment : car on pense que celui qui ne se fait nul scrupule de mentir lorsqu'il ne jure pas, ne s'en fera point non plus d'appuyer ses mensonges par des sermens. Et c'est en effet ce que confirme l'expérience. Voulez-vous donc passer pour des personnes dignes de foi, faites-vous une loi de ne jamais rien affirmer avec serment, de ne jamais jurer, à moins que le magistrat ne l'exige. Mais gardez-vous aussi de jamais mentir ; car certainement Dieu met une distinction entre la vérité & le mensonge, même sans serment, & punit infailliblement celui-ci. Il arrive même rarement que le mensonge demeure secret, & une fois décou-

vert, personne ne vous croit plus; d'ailleurs quand il ne feroit pas découvert, vous êtes du moins dans une crainte & une inquiétude continuelle d'être décelés, & c'est déjà un tourment beaucoup plus grand que tous les avantages que vous puissiez retirer du mensonge.

Vous venez de voir combien il vous importe de ne jamais causer de propos délibéré aucun préjudice à votre prochain, & avec combien de soin on a tâché d'empêcher par les loix, que personne ne nuisît volontairement aux autres. Mais il arrive souvent qu'on leur fait tort sans le vouloir. C'est ainsi, par exemple, que dans le village voisin un bœuf s'est dernièrement échappé, & a brouté une pièce de grains encore verds. Celui qui a souffert cette perte, a exigé dédommagement de la part de celui à qui appartenait le bœuf, parceque c'étoit par sa négligence que le bœuf s'étoit détaché. Mais celui-ci ne voulut pas entendre parler de dédommagement. Qu'arriva-t-il? Quelques jours après celui qui avoit souffert le tort, fit à son tour lâcher ses bestiaux dans les grains de cet homme injuste, & lui causa une perte deux fois plus grande que le dédommagement qu'il auroit dû lui donner. Il est vrai qu'on n'a aucun droit de se venger ainsi de son prochain; mais il auroit pu éviter ce malheur par un juste dédommagement. Vous voyez par là que les législateurs ont encore fait sagement, en ordonnant que celui qui par sa propre faute, ou par sa pure négligence & inadvertence, causeroit quelque préjudice à un autre, seroit obligé de le réparer. Et il en est ainsi de toutes les autres loix qui nous sont prescrites. Toutes tendent à notre propre intérêt & à celui de notre prochain. Nous devrions donc faire ce qu'elles nous

prescrivent , quand même personne ne nous y forceroit, parcequ'il y va de notre propre avantage. A combien plus forte raison devons nous tâcher de les observer, puisque leur infraction est encore punie ?

Félicitons nous, mes chers Enfans, de vivre sous l'empire des loix & des magistrats ! C'est des loix que naît l'ordre, & de l'ordre le bonheur dans le monde. Voyez dans toute la nature comme le Créateur infiniment sage a lui-même tout réglé par des loix invariables. Voyez ici la douce lune s'élever peu-à-peu derrière cette montagne. Que la course que Dieu lui a prescrite, est régulière ! Que son croissant & son déclin sont exactement déterminés ! Elle paroît & disparoît, croît & décroît, dans un mois comme dans l'autre. Le cours de tous les autres astres est aussi régulier, aussi mesuré. Nulle déviation, nulle confusion ; tout vient & s'en va, paroît & disparoît dans un ordre imperturbable. Voyez, mes Enfans, Dieu nous apprend par là que nos actions doivent aussi être réglées par de sages loix, pour que la paix & le bonheur habitent parmi nous. Heureux encore une fois, d'avoir des loix & des magistrats préposés pour veiller à leur observation !

Ici le vieillard se tut, & tous les yeux fixoient en silence la splendeur de la lune, qui remplissoit alors le ciel de sa douce lumière. Pendant cette contemplation silencieuse, une tendre émotion agitoit le sein d'*Honoré* & de *Bon cœur*. Enfin ils se ferrèrent mutuellement la main, & menèrent, chacun de son côté, leurs chers enfans reposer.

TROISIÈME SOIRÉE.

Des devoirs de la sociabilité.

Les précédens entretiens du vieux *Honoré* avoient été si agréables à toute la compagnie, que le soir suivant elle se retrouva une bonne heure avant le coucher du soleil sous le tilleul, pour l'y attendre. Vous êtes déjà ici, mes Amis! dit-il en les joignant d'un air affable. Il est bien de bonne heure; je crois que vous feriez bien de jouer encore une heure, avant que de commencer notre conversation.

„O jouer!“ répondirent les enfans en se regardant d'un air triste.

Eh bien, je suis charmé, mes bons Enfans, poursuivit *Honoré*, je me réjouis de tout mon cœur de vous voir si avides de mes instructions, que vous en ayez perdu le goût pour vos jeux. En recompense je vais vous faire voir des choses très-intéressantes. Venez avec moi.

Il les mena au jardin. Il y avoit mis un essaim d'abeilles dans une ruche de verre, où l'on pouvoit voir leur travail. C'étoit un plaisir de les voir. Les unes revenoient de dessus les fleurs, apportant un petit peloton de cire, qu'elles s'étoient collé aux pattes; d'autres, qui étoient restées dans la ruche, les déchargeoient de cette cire à la porte, & l'emportoient dedans; d'autres travailloient ces petits pelotons, & d'autres encore en fesoient ensuite de petites cellules. Plusieurs apportoit du miel, & en rem-

plissoient les cellules; & une d'entr'elles, à qui toutes les autres sembloient faire la cour, & que pour cela on appelle la reine, déposoit dans nombre de cellules des œufs, d'où devoient naître d'autres jeunes abeilles. En un mot chacune avoit son occupation, & aucune ne restoit oisive. Les enfans ne se sentoient pas de joie, lorsqu'on leur eut fait remarquer toutes ces choses.

 C'est ici, mes Enfans, leur dit ensuite le vieux *Honoré*, c'est de ces petits animaux privés de raison, que vous pouvez apprendre, combien c'est une belle chose que l'ordre & une conduite réglée. Que croyez-vous qu'il arrivât, si toutes ces abeilles pouvoient faire ce qu'il leur plairoit, & si elles n'avoient pas chacune leur occupation particulière assignée? Chacune ne penseroit qu'à elle, & n'amasseroit de miel que ce qu'il lui en faudroit pour chaque jour. Les jeunes & les vieilles qui n'entendent rien à ramasser le miel, languiroient, & enfin elles périroient toutes à l'approche de l'hiver, parcequ'elles n'auroient fait aucune provision. L'ordre & la régularité qui regnent parmi elles, obvient à tout cela; & vous voyez comme elles s'en trouvent bien. Voilà, mes Enfans, ce que les hommes doivent faire, s'ils veulent aussi se bien trouver.

Pendant qu'il parloit ainsi, ils étoient revenus à leur première place.

 Mais, mes chers Enfans, quantité de choses que vous devez faire pour vivre heureux, n'ont pas été réglées par les loix publiques. Je vous ai déjà dit, & vous le savez déjà par le peu d'expérience que vous avez acquise, que

sans le secours des autres hommes vous ne pouvez devenir heureux. Véritablement vous pouvez quelquefois acheter ces secours; par exemple, en engageant un domestique, en faisant faire par d'autres un habit ou tout autre chose; mais, mes chers Enfants, où prendrez-vous assez d'argent pour payer tout ce dont il faut que les autres contribuent à vos besoins? Si vous vous laissiez tomber dans une fosse profonde, & que vous appellassiez un passant au secours, que diriez-vous, s'il ne vouloit vous secourir que l'argent à la main, & que vous n'en eussiez pas sur vous? Ou bien, supposé encore que vous voulussiez vous bien amuser à quelque chose, & que vos amis n'y voulussent pas contribuer à moins que vous ne leur promissiez telle ou telle chose; ce seroit là, n'est-ce pas, une vie bien désagréable, & en peu de tems vous deviendriez pauvres, quand même vous seriez le double plus riches. Mais ne craignez rien, mes Enfants. Autant vous avez besoin du secours, des conseils & de l'amitié des autres, autant ont-ils besoin des vôtres. S'ils vous voient disposés à les seconder autant que vous le pouvez, s'ils voient que vous les avertissiez du mal qui pourroit leur arriver, ou que vous leur donniez de bons conseils, sur ce qu'ils ont à faire pour devenir heureux; s'ils s'apperçoivent qu'ils trouvent du plaisir dans votre commerce, vous trouvant complaisans, serviables, gracieux, ils en feront pour vous autant, & souvent même encore plus, que vous pour eux.

Vous ne devez donc négliger aucune occasion de le faire connoître. Les moindres bagatelles sont souvent suffisantes pour cela. Une salutation, un coup d'œil gracieux, une visite,

le plus petit service suffit souvent pour vous concilier la bienveillance de votre prochain. Un jour que je me promenois, j'eus le bonheur de sauver la vie à un garçon de huit ans, qui tomba dans l'eau sous mes yeux, & je le reportai chez ses parens; ce que je fis par amour pour l'enfant, au père duquel j'avois à peine parlé deux fois. Quelques semaines après je tombai malade. Si vous eussiez vu, mes Enfans, comment cet honnête homme reconnut ce petit service! Il ne quittoit presque pas le chevet de mon lit; il m'envoyoit tous les jours les alimens les plus sains qu'il pouvoit trouver; il alla à mon insu chercher à quatre milles d'ici un habile médecin, qui me guérit; & qui fait si je ne ferois pas mort il y a longtems, si cet homme n'avoit pris soin de moi? Tenez donc pour certain que vous devez aimer tous ceux qui vous approchent, & prendre soin autant que vous pouvez de leur bien-être. Toutes les fois que vous verrez que quelqu'un a besoin de vos services, figurez-vous aussitôt être à sa place, & lui à la vôtre; & demandez-vous alors à vous-mêmes: qu'attendrois-je de cet homme dans ce cas? Et faites lui ce que vous desireriez qu'il vous fît.

Veux-tu des services d'autrui?

Sois aussi toujours prêt pour lui.

✂ Je vous ai dernièrement raconté une fable qui peut vous rappeler l'obligation de se rendre utile aux autres; l'avez-vous bien retenue?

Jacques, l'ainé des enfans de *Bon cœur*, s'en souvint le premier, & la raconta ainsi.

Les membres du corps humain se lassèrent un jour de se servir les uns les autres, & vou-

lurent cesser de le faire. Les pieds disoient : Pourquoi faut-il que nous seuls nous supportions votre poids, & que nous vous traînions partout ? Procurez-vous des pieds, si vous voulez marcher. Les mains disoient : Pourquoi faut-il que nous travaillions seules pour vous autres ? Procurez-vous vous-mêmes des mains, si vous en avez besoin. La bouche murmura & dit : Je serois bien folle, de toujours mâcher les alimens pour l'estomac, qui les digère tout à son aise ; se procure une bouche qui en a besoin. Les yeux trouvoient aussi fort singulier d'être obligés seuls de veiller pour tout le corps, & de voir pour lui. Ainsi parlèrent tous les autres membres, & tous refusèrent de se servir les uns les autres. Qu'arriva-t-il ? Dès que les pieds ne voulurent plus aller, les mains plus travailler, la bouche plus manger, ni les yeux voir, tout le corps tomba en moins de deux jours dans une telle défaillance, que tous les membres eux-mêmes commencèrent à languir, & à dépérir petit à petit. Alors ils reconnurent leur folie, renouvelèrent l'ancien engagement de se servir mutuellement, & chaque membre en particulier s'en trouva bien.

✱ Voilà qui est très-bien raconté, mon Fils, reprit *Honoré*, en lui donnant amicalement un petit coup sur la joue. Il y a des gens, mes Enfans, qui ne sont peu serviables que par paresse, d'autres au contraire par envie, vice abominable. Je vais vous dire en quoi il consiste. Il y a des gens si insensés & si dépravés, que, peu contents de ce qu'ils ont, ils ne peuvent voir ni apprendre sans chagrin que d'autres soient aussi heureux, ou, qui pis est, plus heureux qu'eux. Si, par exemple, ils voient un autre porter un meilleur habit que le leur ;

ou s'ils entendent louer quelqu'un de quelque bonne qualité qu'ils n'ont pas, ils en sont toujours affligés. Cette peine que ressent un homme du bonheur d'un autre, est ce qu'on appelle envie. Mais sachez que les envieux sont haïs partout; car comme ils ne sauroient voir prospérer les autres, ils n'aiment pas à les aider, & leur donnent rarement un bon conseil; & delà vient que les autres ont aussi de la répugnance à les aider. Qu'y gagnent ces insensés? Rien, que des déplaisirs. S'ils étoient sages, ils se réjouiroient du bonheur de leur prochain; leur prochain se réjouiroit du leur, & tâcheroit d'y contribuer; mais leur aveuglement est cause qu'ils font tout le contraire, & il leur arrive la même chose qu'au petit *Pierre Jalousard*, dont je vous ai déjà raconté l'histoire, si je ne me trompe. N'est-ce pas?

Les enfans ne purent se la rappeler, & *Honoré* poursuivit ainsi.

✱ *Pierre Jalousard* étoit fils d'un très honnête homme, qui ne vouloit rien épargner pour faire donner une bonne éducation à son fils. Il l'envoya donc à la même école où mes parens m'avoient mis alors. Il y avoit beaucoup d'enfans riches, qui étoient un peu mieux habillés que lui; ce qui chagrina le petit insensé: mais il ne s'en tint pas là, & chercha toutes les occasions de gâter & de salir les habits des autres. Tel fut le commencement de sa jalousie. S'il étoit alors rentré en lui-même, pour reconnoître sa faute, & se corriger, il en étoit encore tems; mais il ne le fit pas, & le mal empira de plus en plus, & c'est delà que ses camarades lui donnèrent un nom ou sobriquet exprimant son caractère, qui lui est aussi resté

depuis ce tems-là. Insensiblement il porta envie à tout le plaisir que ses camarades trouvoient dans leurs jeux, & se rendit si insupportable en les troublant, que les maîtres se virent obligés de le bannir de nos récréations. Cela ne fit que l'aigrir davantage, & le déplaisir qu'il ressentoit de nos amusemens, occupoit tellement toute son attention, qu'il en étoit absolument incapable, lorsqu'il étoit question d'étudier; ce qui fesoit qu'il n'étoit jamais en état de répondre aussi bien que nous, quand on nous interrogeoit sur ce que nous avions appris. Les maîtres nous témoignent donc, comme il étoit naturel, leur contentement, & à lui leur mécontentement. Nouveau sujet de chagrin. En un mot, de jour en jour, de degré en degré, cela alla au point, qu'en peu de tems il devint incapable de rien apprendre, parcequ'il avoit l'esprit sans cesse offusqué du dépit que lui causoient nos progrès. C'est ainsi qu'il perdit tout le tems de sa jeunesse, sans avoir acquis aucun savoir qui pût lui être par la suite de quelque utilité dans le monde. De plus, il eut continuellement le chagrin de voir que personne ne vouloit avoir à faire à lui, parcequ'on craignoit sa compagnie comme celle d'un galeux. Enfin quand on vit qu'il n'y avoit rien à faire avec lui, on le renvoya chez son père.

Ce père affligé voulut essayer de le placer dans un autre collège, mais on n'en voulut point, parcequ'on y avoit déjà entendu parler de son mauvais caractère. Il prit le parti de lui faire apprendre un métier; mais le maître auquel il s'adressa lui dit que, puisque Messieurs les savans n'avoient rien pu faire de son garçon, il seroit encore bien moins en état d'en venir

à bout. — Tout cela donna au père tant de chagrin qu'il en mourut.

✧ *Jaloufard* se vit alors dans le plus grand embarras : sans fortune, sans savoir-faire, sans amis, que devenir ? Il fut réduit à rôder par le monde toute sa vie comme un vaurien & un vagabond, mendiant tantôt un repas, tantôt un vieux habit de ceux dont il avoit dans sa jeunesse tâché de troubler les plaisirs par tous les moyens possibles. A présent, mes Enfants, voudriez-vous être à la place de ce *Pierre Jaloufard* ? Mais je n'ai pas besoin de vous le demander ; qui voudroit être malheureux ?

Fuyez donc l'envie, & accoutumez-vous à prendre part à la joie de votre prochain toutes les fois qu'il lui arrive quelque chose d'heureux ; mais pour en venir là, il faut veiller avec soin sur votre cœur, & le conserver libre de toute fierté & de tout orgueil ; car d'ordinaire un orgueilleux s'imaginant que tout est fait pour lui, ne peut souffrir qu'un autre soit plus heureux. Voilà pourquoi l'envie & l'orgueil se sont toujours trouvés ensemble. Mais un orgueilleux ne peut jamais être heureux ; car tantôt il voit des personnes qui ont des avantages qu'il n'a pas, & il s'en irrite ; tantôt il en voit d'autres qui ont ceux qu'il a, & il est encore mortifié de n'être pas le seul qui les ait. On voit combien il a peu d'esprit, en ce qu'il fait précisément tout ce qu'il faut pour manquer son but ; car il desire de se voir honoré & élevé au-dessus de tous les hommes ; mais comme il est fier envers tout le monde, & qu'il méprise tous les autres en comparaison de lui, il en est méprisé à son tour ; ce qui le tourmente extrêmement. Au lieu que s'il étoit modeste, poli,

complaisant, on le feroit de même envers lui, & il auroit de la satisfaction; car généralement parlant, les hommes ont autant d'inclination à aimer & estimer ceux qui leur témoignent de l'amitié & de l'estime, qu'à haïr & à mépriser ceux qui leur témoignent de la haine & du mépris.

Ce qui justifie le proverbe :

Qui va trop haut,
Tombe bientôt.

Mais en vous parlant de l'orgueil, prenez bien garde de le confondre avec l'amour de l'honneur, qui loin d'être un vice, est une vertu nécessaire. Voyons si je pourrai vous en faire comprendre la différence.

* *L'honneur*, à la possession duquel l'orgueilleux aspire, & qui n'est pas indifférent non plus à tout autre, consiste dans la bonne opinion que les hommes ont de nous & de notre conduite, & le déshonneur dans la mauvaise opinion qu'ils ont de nous & de notre conduite. Or il y a un vrai & un faux honneur, comme il y a aussi un vrai & un faux déshonneur. Quand la bonne ou la mauvaise opinion qu'on a de nous, est bien fondée, notre honneur ou notre déshonneur est vrai; quand au contraire elle est mal fondée, c'est-à-dire, quand véritablement nous ne méritons pas qu'on pense si bien ou si mal de nous, on nous rend un faux honneur, ou on nous couvre d'un faux déshonneur.

* Or donc la première différence entre un orgueilleux & un homme d'honneur consiste en ce que celui-ci cherche à mériter la bonne opinion des autres pour sa personne & sa conduite

par des actions véritablement bonnes , tandis que l'autre veut l'extorquer par tous les moyens possibles, justes ou injustes. L'homme d'honneur , par conséquent, n'ambitionne que le véritable honneur ; & l'orgueilleux ne veut qu'être honoré. qu'il le mérite ou non. Le premier ne commettra jamais de bassesses pour se produire ; l'autre au contraire ne s'embarrasse guère si sa conduite est noble ou basse, pourvu qu'il parvienne à être exalté par les hommes. La seconde différence, c'est que l'homme d'honneur voit de bon cœur les autres s'attirer aussi des louanges par leur mérite ; au lieu que toute bonne qualité que possède un autre, est pour l'orgueilleux un crève-cœur, & lui cause une douleur des plus sensibles ; Il ne peut goûter de repos, qu'il n'ait détruit la réputation de cette personne.

~~X~~ Delà vient aussi que l'orgueilleux est d'ordinaire adonné au vice indigne de la médisance & de la détraction. S'il apprend la moindre faute de quelqu'un, il ne manque pas de la divulguer : il rit & se réjouit que son prochain ait fait une faute. Souvent, lorsqu'il ne peut trouver de véritables défauts à quelqu'un, il a recours à la calomnie, & lui impute toutes sortes de vices qu'il n'a jamais eus ; mais s'il apperçoit quelque chose de bon dans autrui, il se donne bien de garde d'en parler, & si on en parle en sa présence, il se donne toutes les peines possibles pour en rabaisser le mérite. Eh bien, mes Enfants, que pensez-vous de ces sortes de personnes ?

Oh ! ce doivent être de bien vilaines gens, répondirent les enfans.

Vraiment

Vraiment oui, de bien vilaines gens, poursuivait notre vieillard; mais aussi de bien sottes gens, quelque fins qu'ils puissent-être pour d'autres objets; car ils se font haïr de tout le monde, & personne ne veut les fréquenter, parceque personne n'aime qu'on parle mal de lui, & qu'on le rende méprisable. En conséquence un médisant n'a point de véritable ami, & sa société ordinaire n'est composée que de gens adonnés comme lui à la médifance. Tant qu'ils sont ensemble, on les prendroit pour les meilleurs amis du monde, & ils ne disent du mal que des absens; mais à peine se font-ils quittés, qu'ils se déchirent les uns les autres à belles dents. Ne voilà-ce pas de bien bons amis?

Pour l'ordinaire, c'est le desir de passer pour avoir de l'esprit, qui est le premier mobile de la médifance. On veut faire rire la compagnie en plaisantant les présens, ou en persifflant les absens. Quand on y a réussi quelques fois, l'envie de rendre les autres ridicules & méprisables se fortifie de plus en plus, au point qu'à la fin on ne peut plus y résister.

Gardez-vous donc, mes chers Amis, du penchant à la raillerie & à toute espèce de censure; mais accoutumez-vous à ne jamais dire, sans une urgente nécessité, que du bien de tout le monde, surtout des absens; & quand vous savez du mal sur le compte de quelqu'un, taisez-le, tant qu'un devoir particulier ne vous oblige pas à parler. Si en votre présence on parle mal d'un absent, prenez sa défense, ou excusez-le du mieux que vous pourrez. Cela vous fera aimer de tout le monde; & disposera

à vous rendre le même service, si l'on venoit aussi à parler mal de vous en votre absence.

✧ Soit prêt à louer autrui ;
Blâmer ne fait point d'ami.
De ton prochain cache la faute,
Quand nul n'en souffre que lui,
Fût-il même ton ennemi.

En général, mes chers Enfans, soyez assurés que la plupart se conduiront envers vous, comme vous vous conduirez envers eux. Si vous vous montrez modestes, complaisans, affables envers les autres, ils le feront aussi envers vous. L'affabilité surtout est un moyen sûr de se faire aimer, & au contraire un air chagrin & rebutant nous fait haïr de tout le monde. Il est presque impossible de résister à un air gracieux & affectueux. Il nous force, bon gré malgré, d'aimer celui en qui nous le trouvons. Il est presque aussi impossible d'aimer une personne qui a toujours un air sombre & de mauvaise humeur. Personne n'aime à la hanter, parcequ'on ne peut se plaire en sa compagnie. On craint même de lui rendre service; car ordinairement elle vous remercie d'un air si refrogné, qu'on ne fait si on a fait à sa fantaisie. Ces sortes de gens ont rarement un véritable ami; rarement leur rend-on des services; car une mine affable est bien la moindre reconnoissance qu'on puisse attendre pour le bien qu'on a fait.

✧ Les gens d'humeur chagrine sont fort souvent enclins à la colère. La moindre offense, qui souvent n'étoit qu'un badinage ou un mal-entendu, les met hors d'eux mêmes; ils frappent, invectivent, jurent & tempêtent, comme si on leur avoit fait tout le mal imaginable.

Voilà une dangereuse maladie de l'ame, & qui ne peut certainement que rendre malheureux celui qui en est atteint; car la colère est une espèce de frénésie, qui nous fait faire mille choses dont nous avons ensuite sujet de nous repentir.

Gravez cela dans votre mémoire par les rimes suivantes :

Qui se livre à la colère;
Est l'assassin de son frère.

Je vous en ai déjà raconté quelques tristes exemples, & je pourrais encore, s'il étoit nécessaire, vous en raconter beaucoup d'autres de personnes, qui dans la colère se sont rendues homicides, & ont péri de la main du bourreau; mais quand on n'auroit pas cela à craindre, la colère nous rendroit déjà assez malheureux par elle-même. N'avez-vous jamais vu, mes Enfans, un homme en colère?

Oh, oui, cher Papa, s'écrièrent les enfans; ces deux hommes qui se battirent là dernièrement, étoient bien en colère.

Eh bien, avez-vous remarqué l'air de ces deux furieux? comme ils avoient le visage défiguré, la bouche écumante, & de rage pouvoient à peine parler. Pouvez-vous vous figurer qu'ils fussent en bon état? & n'étoit-il pas trop évident qu'ils devoient souffrir horriblement à l'intérieur? Certes, la colère doit-être un sentiment bien douloureux.

⚡ Ajoutez que, puisqu'il est si désagréable & si fâcheux de fréquenter les gens colères, tout le monde fuit leur compagnie, & que par con-

féquent il faut qu'ils renoncent à toutes les douceurs de la société & de l'amitié. Les inconnus même les craignent, parcequ'aux traits de leur visage on reconnoît qu'ils entrent facilement en fureur. C'est pourquoi on les évite comme certains animaux, dont il n'y a rien de bon à attendre; & si par hazard ils ont besoin du secours des autres, ils ne trouvent aucun ami qui s'intéresse pour eux. Etat déplorable, s'il en fut jamais!

X D'autres ne se rendent pas moins malheureux par le vice de la rancune. Il y a des gens, je ne dis pas seulement assez insensés, mais en même tems assez méchans, pour ne pouvoir jamais pardonner à personne aucune faute, aucune offense, quelque repentir qu'en puisse témoigner celui qui les a offensés. Ce sont encore là des personnes aussi à craindre, que malheureuses; car comme il n'y a personne si parfait qu'il ne manque quelquefois & ne puisse offenser, soit par ignorance, soit par précipitation, tout le monde doit craindre le commerce du vindicatif, qui pour peu qu'on lui manque, devient un ennemi irréconciliable, & ne respire plus que la vengeance. Qui voudroit avoir à faire avec un tel homme? Mais qu'y gagne-t-il? Quel avantage lui revient-il de rendre un homme malheureux? Prétend-il par là intimider les autres, afin qu'ils n'osent pas l'offenser? Mais il rebute aussi ses amis de lui faire du bien, de peur de l'offenser au moment qu'ils y penseroient le moins. Cet homme se rend donc infiniment malheureux; car peut-il l'être plus que quand personne ne l'aime, personne ne veut aller avec lui, personne ne veut lui rendre service, & que tout le monde le craint?

Mille fois plus sages les personnes indulgentes, qui pardonnent & oublient bientôt les offenses qu'on leur a faites ! Elles se font des amis non - seulement de ceux envers lesquels elles se montrent généreuses, mais même de tous ceux qui l'apprennent ; car nous ne pouvons nous empêcher d'aimer ceux en qui nous remarquons de la bonté & de la générosité, & quand même nous n'aurions jamais vu une telle personne, nous ne pourrions que l'aimer, dès qu'on nous en raconteroit une action aussi noble. Voyez vous-mêmes si vous pourriez ne pas aimer un certain *Joseph*, dont je vais vous raconter l'histoire.

➤ Dans les siècles les plus reculés vivoit un homme appelé *Jacob*. Il eut douze fils, qui tous lui étoient chers ; mais il chérissoit surtout le plus jeune, nommé *Joseph*, parcequ'il étoit le plus sage & le plus obéissant. Les autres en furent piqués, & leur jalousie & leur méchanceté allèrent si loin, qu'ils résolurent de le faire mourir. En effet, un jour qu'il se trouvoit seul avec eux dans un grand bois, ils le jetèrent dans une fosse profonde, pour l'y laisser mourir de faim. Un seul d'entre eux eut quelque pitié de lui. Aiant vu passer dans ce moment des marchands étrangers, il persuada aux autres de retirer leur frère de la fosse, & de le vendre comme esclave à ces marchands ; car on vendoit & achetoit alors les hommes, comme aujourd'hui le bétail sur le marché. Ces marchands emmenèrent donc le pauvre *Joseph* dans un pays fort éloigné, & ses méchans frères firent accroire à leur vieux père qu'un loup l'avoit dévoré dans le bois. Le pauvre *Joseph* fut d'abord assez heureux dans les pays étrangers. Mais la femme de son maître aiant un jour exigé de lui quel-

que chose de mal qu'il ne voulut pas faire, elle le calomnia auprès de son mari si grièvement, qu'il le fit mettre en prison. Là il eut occasion de rendre service à un homme de distinction, que le Roi avoit fait mettre, je ne fais pourquoi, dans la même prison. Celui-ci aiant été remis en liberté, se ressouvint de lui dans une occasion favorable, & le recommanda au Roi, qui le fit venir, & ce prince aiant trouvé que c'étoit un homme d'esprit & d'une grande probité, il le prit en amitié, en fit enfin son premier ministre, & lui laissa l'administration de tout son royaume.

Il arriva quelques années après une grande disette; heureusement *Joseph* l'avoit prévue, & avoit acheté une assez grande quantité de bled pour en pouvoir fournir à tout le pays. Dans tous les autres pays la famine fut grande, & même dans celui que le vieillard *Jacob* habitoit avec ses fils; ce qui l'engagea à les envoyer dans le pays où *Joseph*, qu'il croyoit mort, avoit encore du bled à vendre. A peine les enfans de *Jacob* furent-ils arrivés, que *Joseph* les reconnut; mais ils ne le reconnurent pas, parcequ'il étoit bien changé. Si *Joseph* avoit été vindicatif, que n'auroit-il pas pu faire à ses frères? S'il leur avoit seulement refusé du bled, ils se feroient vus réduits à mourir de faim. Il auroit pu les faire fustiger, mettre en prison, & même exécuter, s'il avoit voulu. L'offense qu'il en avoit reçue, étoit grave, & il auroit pu avec justice les en punir. Mais que fit-il? Après leur avoir, seulement pour l'apparence, causé quelques inquiétudes, il se découvrit à eux, & pour tout reproche, leur dit: Vous avez cru me faire du mal; mais Dieu l'a changé en bien; puis il les embrassa comme ses frères, fit venir

son vieux père, leur fit de riches présens, & leur donna la plus belle contrée du pays, où ils avoient de tout en abondance. A présent dites-moi, mes Enfans, pourriez-vous vous empêcher d'aimer ce *Joseph* ? Et cependant vous ne l'avez jamais vu. Une autre fois je vous raconterai son histoire plus au long.

✕ Il faut que je vous prévienne encore contre un vice qui a déjà attiré beaucoup de chagrins à bien des gens. Il y a des personnes qui ne peuvent se taire, & qui par leurs babillages se font attirés, à eux & aux autres, de grands malheurs. Ce sont aussi des insensés, qui souvent détruisent leur propre bonheur; car leurs rapports font naître toutes sortes de querelles & d'inimitiés dans les maisons, souvent même entre les meilleurs amis. C'est pourquoi tout le monde les évite, & ceux à qui ils ont nui, ne sauroient s'empêcher de les haïr. Tout le monde tâche de les exclure de sa maison & de son commerce; au lieu qu'on a toute confiance en un homme discret. & en conséquence il ne peut manquer d'une manière ou d'une autre de faire fortune. Mais il faut que je vous en cite un exemple, que j'ai lu quelque part.

✕ Plusieurs d'entre vous savent déjà qu'il y eut autrefois un peuple puissant, qu'on appeloit les *Romains*. Ce peuple n'avoit point alors de rois, mais étoit gouverné par un grand nombre de vieillards, qu'on nommoit *Sénateurs*. Ces sénateurs s'assembloient dans certains tems, pour traiter de toutes sortes d'affaires importantes; & quand il y avoit quelque chose qui ne devoit pas être su de tout le monde, ils étoient tous obligés de garder le secret. Quelquefois les pères menaient aussi leurs enfans dans ces assem-

blées, afin de leur apprendre de bonne heure à connoître les affaires de la patrie, pour les y affectionner, & les faire travailler avec plus de zele à devenir des hommes capables. Un jeune homme, nommé *Papirius*, accompagnoit souvent son père dans ces assemblées. Un jour qu'il en revenoit, sa mère voulut savoir de lui de quoi il avoit été question ce jour-là dans le conseil. Chère Mère, lui répondit-il, je me ferois un plaisir de vous dire tout; mais on me l'a défendu. La mère ne voulut point se contenter de cette réponse, & le menaça de le punir, s'il ne lui disoit tout. Le jeune homme ne sachant que faire dans cette circonstance embarrassante, imagina de satisfaire la curiosité de sa mère, sans toutefois manquer au devoir du secret. Il lui répondit donc qu'on avoit mis ce jour là en délibération, s'il ne seroit pas bon que chaque homme eût deux femmes au lieu d'une. A peine cette sotte femme eut-elle entendu cela, qu'elle courut comme une folle chez toutes ses amies, leur communiquer le secret. Celles-ci n'en furent pas moins irritées; dès le lendemain elles coururent toutes au sénat, & firent un tel vacarme, que les sénateurs s'imaginèrent qu'elles avoient toutes la tête dérangée. Alors le jeune homme s'avança pour avouer sa faute, & dit, que ne sachant comment se débarrasser de la curiosité de sa mère, il lui avoit dit ce dont elles se plaignoient. Les sénateurs lui firent, il est vrai, une réprimande d'avoir manqué de respect à sa mère; mais ils le prirent tous singulièrement en affection à cause de sa prudence & de sa discrétion, & quoique, crainte des mauvaises suites, ils abrogeassent l'usage d'amener les jeunes gens au conseil, ils permirent au jeune *Papirius* seul de jouir pendant toute sa jeunesse d'une prérogative si honorable; & en mémoire

de ceci, ils lui donnèrent un surnom particulier qui devoit passer à ses descendans, comme un monument perpétuel d'une discrétion si louable.

Je ne vous ai rapporté cette histoire, que pour vous apprendre combien les hommes estiment & recompensent la discrétion; car d'ailleurs il n'étoit véritablement pas fort joli de la part du jeune Romain, de tromper sa mère par un mensonge, comme il étoit fort vilain de la part de la mère, de vouloir savoir une chose qui ne la regardoit pas, & qu'il n'étoit pas permis à son fils de révéler.

Prenez-donc garde, mes chers Enfans, de rapporter des choses dont vous pouvez bien vous douter, qu'on ne fera pas bien aise qu'elles soient sues; autrement tout le monde vous fueroit comme des traîtres, & vous ne pourriez vous-même jamais avoir un ami fidèle, dans le sein duquel vous pussiez déposer vos propres secrets; car un traître se fait haïr de tout le monde, même de ceux à qui il croit par là faire plaisir. Il n'y a donc qu'un imbécille, qui faute d'esprit pour voir que c'est à lui qu'il fait par là le plus de tort, puisse tomber dans ce vice. Tâchez donc, mes chers Enfans, d'être plus sages, & souvenez vous que

„ Le plus beau des talens, est de savoir se taire.

„ S'il n'est bon de parler, gardez-vous d'en rien faire.

& le mot trivial :

Trop grater cuit,

Trop parler nuit.

Mais les plus insensés & les plus méchans de tous, ce sont les ingrats; je veux dire ceux

qui oublient le bien qu'on leur a fait, & qui cherchent même encore à nuire à leurs bienfaiteurs. Ces fortes de gens font publiquement connoître qu'ils ne sont capables de faire du bien à personne; car s'ils ne veulent pas même en faire à qui leur en a déjà fait, comment en feront-ils à ceux dont ils n'ont encore reçu aucun service? Ces personnes se rendent bien malheureuses; car quand une fois elles ont fait connoître combien elles paient mal le bien qu'on leur fait, personne n'est plus tenté de leur en faire jamais. C'est pourquoi un ingrat est détesté de tous les hommes comme un monstre dont il faut se garder, & on évite tant qu'on peut sa société.

„ Un cœur reconnoissant fait le charme du monde :

„ l'ingratitude, est un monstre abhorré. “

Demandez - vous , par exemple , à vous-mêmes , si vous voudriez faire votre ami d'un certain *Lingre* dont je vais vous rapporter l'histoire.

✱ Ce *Lingre* étoit un marchand. Il s'embarqua dans l'espérance de faire une grande fortune, & alla dans un pays nouvellement découvert, je veux dire, en *Amérique*. Ce pays étoit alors habité en grande partie par des hommes qu'on appelle *Sauvages*, parcequ'ils vivoient presque comme les bêtes sauvages dans les bois. Le voyage fut parfaitement heureux; mais comme ils étoient prêts d'aborder, il s'éleva une terrible tempête, qui poussa le vaisseau contre un rocher & le brisa. Ceux qui ne savoient pas nager, furent noyés, & ceux qui purent avec bien de la peine atteindre le rivage, périrent de la main des sauvages. *Lingre* seul eut le bonheur de se sauver dans un bois, où il pouvoit se cacher dans les broussailles. Là désespéré, il

se jeta par terre, ne sachant s'il périroit de faim, ou s'il seroit tué par les sauvages.

Tout-à-coup il entendit du bruit. Une fille sauvage sortit des brossailles, l'aperçut, & s'arrêta; mais loin de penser à lui faire du mal, elle le regarda d'un air affable, & lui fit signe de la suivre; ce qu'il fit. Elle le mena dans une petite cabane; l'encouragea par ses souris; lui présenta toutes sortes de fruits pour appaiser sa faim, & lui montra une source pour boire. Et qui pourroit dire toutes les caresses qu'elle lui fit; avec quelle fidélité elle le garda, & avec quelle affection elle prit soin de tout ce qui pouvoit le rendre heureux!

✱ Ils vécurent ainsi plusieurs mois, leur affection mutuelle croissant de jour en jour, & il en fit sa femme. Ils apprirent bientôt à se parler & à se communiquer leurs pensées. *Lingre* racontoit à sa *Yariko*, (c'étoit le nom de la fille sauvage) bien des choses de sa patrie: combien on y vivoit différemment que dans son désert; qu'on y habitoit dans de grandes maisons, qu'on y alloit dans des voitures, qu'on y portoit de beaux habits, & mille autres choses. Ah! si j'y étois avec toi, que je te rendrois heureuse!

La bonne enfant pleuroit de joie, & couroit souvent sur le rivage de la mer, pour voir s'ils ne paroîtroit pas un vaisseau qui pût les emmener. Enfin elle en aperçut un, & accourut en avertir son cher *Lingre*. Cependant le vaisseau avoit abordé, les reçut tous deux, & poursuivit son chemin vers une île, où on vend les hommes au marché comme ici les bestiaux. Là l'avide *Lingre* se mit à penser qu'il n'avoit rien gagné pendant un si long voyage, & qu'il re-

tourneroit chez lui plus pauvre, qu'il n'en étoit parti; ce qui le chagrinoit beaucoup. Enfin il conçut l'exécrable pensée de vendre sa pauvre *Yariko* comme une esclave, pour en faire au moins quelque argent. Envain la malheureuse se jeta à ses genoux, pleura, conjura, rien ne put attendrir l'inhumain. Barbare, s'écria-t-elle enfin, souviens-toi que je suis enceinte, & prends du moins pitié de l'enfant que je dois te donner. Et que répondit le scélérat? Entendez-vous? s'écrie-t-il au marchand à qui il la vouloit vendre: Elle est enceinte; encore trois livres sterlings de plus. Le marchand les lui donna, & le monstre s'en alla avec l'argent.

~~///~~ Ici le vieux *Honoré* se tut, & les enfans, les larmes aux yeux, ne purent pendant quelque tems proférer une seule parole, tant leurs cœurs étoient touchés. Enfin le vieillard demanda: Eh bien, mes Enfans, voudriez vous bien de *Lingre* pour votre ami?

Le ciel nous en préserve, répondirent-ils! L'abominable homme! Qui voudroit avoir à faire à lui?

Vous avez bien raison, poursuivit *Honoré*, & tout le monde pense de même. Personne ne peut souffrir un ingrat. Fuyez donc, mes Enfans, fuyez avec le plus grand soin ce vice, ainsi que tous ceux contre lesquels je vous ai prévenus. Car il y va de votre bonheur, que les personnes avec lesquelles vous devez vivre, vous veulent du bien & vous aiment; & elles ne manqueront certainement pas de le faire, si de votre côté vous leur faites voir que vous les aimez, & que vous êtes prêts à leur faire du bien.

Mais surtout tâchez de vous concilier & de conserver l'amitié des personnes avec lesquelles vous habitez sous un même toit. Ce sont elles qui ont le plus d'occasions de vous rendre service, de vous aider, & de vous rendre la vie agréable. Vos parens sont déjà assez portés d'eux-mêmes à vous aimer; mais si vous ne les aimiez pas à votre tour, si vous ne leur étiez pas obéissans, ils pourroient bien prendre de l'indifférence pour vous; & si les autres s'apercevoient que vous n'aimiez pas vos parens, qui vous ont fait tant de bien, ils vous regarderoient, & à bon droit, comme des ingrats, & dès-lors personne ne pourroit vous aimer. Car pensez combien de peines vous avez coûté à vos parens jusqu'à présent. Votre mère vous a donné la vie avec des douleurs extrêmes; tant que vous avez été petits, il lui a fallu souffrir, pour l'amour de vous, des dégoûts & des incommodités inexprimables; il lui a fallu, ainsi qu'à votre père, veiller sans cesse sur vous, de peur qu'il ne vous arrivât quelqu'accident; tous deux ont été obligés de travailler pour vous, pour gagner de quoi vous nourrir, vous habiller & vous instruire; & si pour tout cela vous ne vouliez pas les aimer, ne feroit-ce pas la plus grande ingratitude du monde?

Mais ce ne feroit pas seulement ingratitude, ce feroit encore une insigne folie, que de ne pas aimer vos parens de tout votre cœur, & de ne pas leur obéir. Leur âge est si fort au-dessus du vôtre; ils ont tant d'expérience; ils peuvent vous apprendre tant de bonnes choses; ils font leur bonheur du vôtre; & qui pourroit les obliger de faire tout cela pour vous, s'ils ne le fesoient pas de bonne volonté & par amour? S'ils vous paroissent un peu trop rigides, en vous

défendant certaines choses, ou en vous punissant, vous devez penser que c'est un amour éclairé qui le leur fait faire, & qu'ils ne voudroient certainement pas vous faire de la peine, s'ils n'étoient persuadés que c'est pour votre bien; car il est impossible que des parens affligent leurs enfans sans bonnes raisons, ou qu'ils les haïssent; & quand je le verrois de mes propres yeux, je ne voudrois pas le croire. Ce seroit la même chose que si quelqu'un se haïssoit lui-même.

Vos maîtres ont aussi un droit particulier à votre amour & à votre obéissance, parcequ'ils vous aiment aussi sincèrement que vos parens, & cherchent autant qu'eux votre vrai bien. Il y auroit donc bien de l'ingratitude de votre part, de ne pas les aimer à votre tour, & de leur causer du chagrin par votre désobéissance. Ce seroit d'ailleurs à vous-même que vous feriez le plus de mal; car si vous aviez perdu la bienveillance paternelle de vos maîtres, ils ne pourroient plus vous instruire avec autant de joie qu'auparavant, & dès-lors les leçons, qui vous font à présent tant de plaisir, vous deviendroient bien insupportables. Faites donc tout votre possible, pour donner de la satisfaction à vos maîtres, & ils penseront aussi à vous procurer du contentement.

 Si vous avez des frères & des sœurs, ou des camarades d'école, pensez aussi qu'ils peuvent vous causer beaucoup de plaisir ou de chagrin, suivant que vous en ferez aimés ou haïs. Si vous vous aimez les uns les autres, & si vous cherchez à vous rendre mutuellement heureux, vous aimerez à vivre ensemble; mais si vous ne vous aimez pas, pensez vous-mêmes combien il est

triste d'être obligé de vivre longtems avec des personnes que vous n'aimez pas, & dont vous n'êtes pas aimés. De plus un frère ou un ami de la maison est toujours bien plus en état de nous aider que d'autres; car il connoît mieux notre situation, & il est plus intéressé à notre sort qu'aucun autre. Il nous importe donc beaucoup de nous en faire aimer.

Aimez vous, & soyez unis,
Frères & sœurs, parens, amis:
Le bonheur croit quand on s'accorde;
Il se détruit par la discorde.

Enfin si vous avez des domestiques, faites leur connoître surtout que vous aimez à leur faire du bien. Vous savez bien que vous ne pouvez pas toujours être auprès d'eux. Si vous ne faites fond que sur le salaire que vous leur donnez, ils ne travailleront qu'autant qu'il est nécessaire, pour que vous ne les renvoyiez pas; mais s'ils voient que vous soyez justes, compatissans, bons & bienfaisans envers eux, ils feront d'eux-mêmes tout ce qui peut tendre à votre intérêt; car ils ne manqueront pas de penser: plus notre maître sera heureux, riche & content, plus il nous fera de bien, puisqu'il est déjà si bon. Vous devez donc sur toutes choses chercher à vous faire des amis chez vous en toutes occasions, par votre complaisance, votre bonté, votre bienfaisance & votre gratitude; & au dehors, vous devez aussi tâcher de vous concilier la bienveillance de tout le monde, afin que chacun vous rende service à son tour, quand il le peut.

Soyez bons, justes & doux,
Envers ceux qui sont sous vous;
Si vous ne les traitez en frères,
Ils ne servent qu'en mercénaires,

Et ne croyez pas qu'il n'y ait que les riches & les Grands qui le puissent. Le plus pauvre, le moindre mendiant peut souvent vous rendre le service le plus important; & pour l'ordinaire, ces sortes de personnes sont plus reconnoissantes & plus obligeantes que les riches.

Mon Cousin, le bailli de Neuville, en a fait une belle expérience, dit le voisin *Bonœur*. Il seroit aujourd'hui bien pauvre, s'il n'avoit pas eu un mendiant pour ami. Comment cela, demanda *Honoré*? Je vais vous le raconter, dit le voisin.

Il y a quelques années qu'un pauvre homme venoit souvent mendier dans le village dont mon cousin est bailli. Comme ce n'étoit pas par sa faute qu'il étoit dans la misère, & qu'il étoit entièrement hors d'état de travailler, cela engagea mon cousin à lui faire du bien de tems en tems. Qui se seroit imaginé que le pauvre homme seroit jamais en état de le servir à son tour? Et cependant le fait arriva. Mon cousin avoit un jour reçu par la poste de l'argent pour acheter du bled, & l'avoit ferré dans son armoire. Je me trouvois chez-lui dans ce moment. Le soir, comme nous allions nous mettre au lit, on frappa à la porte, & aiant ouvert, nous vîmes entrer le pauvre homme tout hors d'haleine. Il avertit mon cousin qu'il n'y avoit qu'une heure qu'il avoit épié deux coquins dans le bois, qui parloient ensemble de mettre le feu à sa grange pendant la nuit, pour se glisser à la faveur du tumulte dans la maison, & lui enlever son argent. Dans cet embarras, mon cousin rassembla tous ses amis, & nous cacha près de la grange. A peine attendimes-nous une heure, que les voleurs vinrent pour mettre en effet le feu;

feu; mais nous les arrêâmes, & ils furent tous deux exécutés.

~~Si~~ Si mon cousin n'avoit pas été si charitable, ce pauvre, poussé par le désespoir, se seroit peut-être réuni aux incendiaires, ou du moins ne seroit pas venu avertir le Bailli, qui seroit à présent aussi pauvre que le mendiant même. Qu'il est donc avantageux d'avoir des amis dans tous les états !

Vraiment oui, reprit *Honoré*. Qu'il vous suffise donc qu'un homme soit un homme, pour le secourir, quand vous le pouvez.

Accueille l'indigent : hélas ! c'est ton semblable,

Qui que tu sois : — — que te faut-il de plus ?

Si vous délaissez les pauvres dans leur misère, la faim & le désespoir les forcera à vous voler; mais si vous les assistez, ils peuvent à leur tour vous être utiles à vous-mêmes de mille manières.

Et quand vous n'en retireriez pas toujours une utilité visible, la joie d'avoir secouru un malheureux, ne seroit-elle pas déjà toute seule une récompense suffisante pour vous ? Souvenez-vous de l'histoire du pauvre vieillard, dans les fables de Guellert, qui vous a tant plu *),

*) Qu'avez-vous, cher *Cléon* ? quel lugubre visage
Montrez-vous aujourd'hui ? quel malheur, quel
dommage

Avez-vous essuyé, qui vous rend si rêveur,
Vous, qu'on vit toujours gai, toujours de belle
humeur ?

Cléon.

Ah ! laissez-moi, de grace, un moment prendre
haleine,

Pour pouvoir vous conter l'action inhumaine,
Qui de mon ame encore interrompt le repos.
Las d'entendre tenir tant de divers propos,

F

✕ & dites-moi : ne donneriez-vous pas volontiers les jouets que vous aimez le plus , pour être celui qui soulagea ce pauvre vieillard sur le point de mourir ?

L'un à l'autre opposés , sur la pièce nouvelle,
L'un disant qu'elle est platte , un autre qu'elle
est belle ;

De tous ces préjugés voulant me dégager ,
Hier , j'allais pour me mettre en état d'en juger,
L'usurier Harpagon , ce vain millionnaire ,
Marchoit à mes côtés , d'une démarche fière ,
Quand un vieillard chénu nous aborde en trem-
blant ,

Dont l'aspect vénérable étoit plus éloquent,
Que les termes pompeux, souvent mis en pratique,
Sans beaucoup de succès , en belle rhétorique.
Au nom de Dieu , *Messieurs !* dit-il , joignant les
mains ,

Ayez pitié de moi , qui de tous les humains
Suis le plus misérable , & succombant sous l'âge,
Mes mains ont du travail perdu l'entier usage,
✕ Pour étancher ma soif, versez par charité
De votre superflu sur ma calamité ;
D'un fort petit secours , *Messieurs !* je m'accom-
mode ,

Je cesserai bientôt de vous être incommode ,
Je sens qu'incessamment le rémunérateur
Appelle à lui mon ame au séjour du bonheur :
O puisse-t-il venir ce moment desirable !
C'est ainsi que parla ce vieillard vénérable.
Mais que lui répondit notre indigne harpagon ?
Avec un air hautain, en aigrissant son ton ,
Comment ? lui dit-il , gueus ! sur le bord de la
fosse ,

Tu vendrais, je suis sûr , *pourpoint , bonnet &*
chausse ,

Pour boire , & t'enyvrer , afin d'aller d'un saut,
Chancelant dans la tombe , où tu seras bientôt.
Pour étancher sa soif, admirez l'impudence !
Tu fus un fainéant dès ta plus tendre enfance ;
Qui , dans ses jeunes ans , fut d'épargner soigneux,
Se sauve du malheur de se voir un vieux gueux.

Oh oui, oui, s'écrièrent les Enfans. — Je voudrois, dit *Charles*, que nous rencontraissions une fois un bon vieillard comme celui-là; je lui donneroie de bon cœur le bel écu dont mon Oncle m'a fait présent. Et moi mon porte-feuille rouge, cria *Faquet*; & moi mon jeu de quilles, dit *Fannot*.

F 2

Après ce beau sermon, l'avare impitoyable
 Laisse le bon *Vieillard*, que ce reproche accable,
 Et qui, levant au ciel les yeux, dit ces seuls mots,
 Accompagnés de pleurs & coupés de sanglots:
 Tu fais s'il a raison, grand Dieu, que je réclame.
 Ces mots, & sa douleur, me perçant jusqu'à l'ame,
 Je n'y pûs résister, & lui donnai l'argent,
 Que j'avais destiné pour mon amusement,
 Afin de lui cacher mes larmes je le laisse,
 Je m'entens appeller, je me tourne, il se presse
 De me venir rejoindre, & me montrant l'écu,
 Vous n'aviez pas, *Monsieur*, me dit-il, résolu,
 De me donner sans doute une si grosse pièce.
 Vous vous ferez trompé, des dons de cette espèce
 Ne sont point faits pour moi, donnez-moi seulement
 Si peu qu'il vous plaira pour mon besoin présent;
 Vous devez tout garder, dis-je, mon bon vieux père,
 On lit sur votre front votre bon caractère,
 Vous mériteriez plus, allez, buvez ce soir
 Un bocal de bon vin, je veux vous venir voir
 Demain; où faites-vous votre triste demeure?
 Après l'avoir appris, je le quitte pour l'heure,
 Remettant à le voir jusques au lendemain,
 Aujourd'hui j'y vais donc en formant le dessein
 D'aider à soutenir sa vie languissante,
 Par de nouveaux secours; mais, hélas! mon attente
 Est trompée; & la mort, qui m'avoit prévenu
 De deux heures, l'avoit à ses aïeux rendu;
 Cet air de probité sur sa physionomie,
 Cet aspect de candeur, qu'il eut pendant sa vie,
 Sont marqués dans ses traits même après le trépas;
 Un peu de pain resté de son dernier repas,
 Sur son grabat joignoit un livre de prières,

Vous avez raison, mes Enfans, reprit *Honoré*; un plaisir comme celui-là ne sauroit guère se payer trop cher. D'ailleurs, ce que nous donnons aux pauvres, se trouve ordinairement compensé de manière ou d'autre. Car Dieu fait prospérer ceux qui soulagent les nécessiteux. Je vais vous raconter à cette occasion l'histoire du bon petit *Guillaume*.

„ Depuis huit jours ce jeune garçon sembloit avoir un appetit tout à fait extraordinaire, quoique d'ailleurs il eût toujours été fort modéré à cet égard. Le matin, quand on donnoit le déjeuner, il prioit toujours qu'on lui donnât une bien grosse beurrée, & dès qu'il l'avoit reçue, il se fesoit toujours quelque affaire qui le mît dans le cas de sortir avec. Au bout de quelques momens il revenoit demander encore un morceau de pain sec, disant qu'il avoit encore bien faim. La mère ne pouvant concevoir d'où lui venoit tout un coup un si grand appetit, se proposa de l'observer.

Qu'il ne quitta qu'alors qu'il ferma les paupières:
 O que j'aurois voulu qu'*Harpagon* l'eût pû voir!
 Peut-être un tel objet l'eût mis dans son devoir,
 L'eût rendu dans la suite aux pauvres plus propice,
Ariste! en vos écrits il faut fronder ce vice,
 Ce culte de mammon, cette rouille du cœur,
 Cette avarice enfin dans toute sa noirceur;
 Peignez si vivement cette fureur honteuse,
 Qu'à toute ame sensée elle soit odieuse!
 Que l'avare honteux . . .

Ariste.

Mais y pensez - vous bien?
 Un avare jamais eut - il honte de rien?

Le lendemain matin quand il eut reçu sa beurrée & qu'il fut sorti avec, selon sa coutume, elle regarda par la fenêtre, & le vit qui se glissoit le long de la muraille, & qui frappoit à une petite fenêtre de la maison du voisin. Ce voisin étoit un pauvre savetier malade depuis quinze jours & aiant fix petits enfans, qui pendant ce tems-là étoient souvent réduits à souffrir la faim.

Dèsque *Guillaume* eut frappé, il parut à la fenêtre un petit garçon tout déguenillé & avec le visage blême, à qui *Guillaume* tendit sa beurrée sans rien dire, & puis il s'en revint vite à la maison.

La mère ne put voir cela sans qu'une douce larme de joie lui humectât la joue; mais elle voulut encore éprouver à cette occasion jusqu'où alloit le bon cœur de son fils, & s'il étoit déjà assez vertueux pour souffrir patiemment une injustice à cause d'une bonne action.

Il ne tarda pas longtems de rentrer, & il lui demanda encore un morceau de pain sec, comme à l'ordinaire. Est-ce que tu es donc insatiable ? lui demanda sa mère, en faisant semblant d'être fâchée. — O ma chère petite Maman, répondit *Guillaume*, ne te fâches pas ! rien qu'un petit morceau de pain pas plus gros que cela. — Va t'en, dit la mère, tu deviendras un glouton ; je ne t'en donnerai plus. —

Guillaume s'en alla sans mot dire, s'asseoir à une table, & prit un livre. Mais la mère ne put contenir plus longtems sa joie & sa tendresse. Elle le tira vivement à elle, le prit entre ses bras, le pressa contre son sein, & inonda

son visage de larmes. *Guillaume* ne favoit ce que cela vouloit dire. O mon cher enfant ! s'écria-t-elle enfin, mon cher fils ! J'ai vu ce que tu as fait de ta beurrée, & je suis ravie d'avoir un fils qui soit sensible aux maux de son prochain, & qui cherche à les soulager. — Mais dis-moi, mon bon *Guillaume*, pourquoi en fesois-tu donc un mystère.

Parceque vous m'avez dit, répondit *Guillaume*, qu'il ne falloit pas se vanter de ces sortes de choses là.

Voilà qui est bien bon, mon enfant, reprit la mère, mais tu aurois toujours pu me le dire, à moi ; alors je t'aurois mis en état de porter à cette pauvre famille quelque chose de plus que ta beurrée toute seule.

Alors *Guillaume* dit à sa mère tout ce qu'il favoit de l'extrême misère de ces pauvres gens, & pour recompenser son bon cœur elle lui permit d'aller avec le domestique leur porter un panier plein de provisions & quelques vieilles hardes. Il en eut une joie inexprimable, & la reconnoissance du pauvre savetier & de ses enfans envers leur petit bienfaiteur, s'exprima plus par des larmes que par des paroles.

✕ Tous ceux qui en entendirent parler, prirent de l'affection pour le bon *Guillaume*, & cherchèrent à lui en donner des marques. Il fut la joie de ses père & mère, & le modèle que tous les autres recommandoient à leurs enfans d'imiter.

Et vous, mes Enfans, continua *Honoré*, que dites-vous de mon *Guillaume* ?

Ah! que nous l'aimons! s'écrièrent-ils, encore tout émus de ce récit.

Tant mieux! dit *Honoré*, ainsi tâchez donc de lui ressembler. Mais il faut pourtant que je vous dise à cette occasion quelque chose qui vous servira. C'est qu'on peut manquer de prudence en voulant être bienfaisant, & alors ce n'est plus une vertu, mais une chose digne de blâme. Je vais vous expliquer ce que je veux dire par là.

Je connois un homme qui a beaucoup d'enfans & de modiques ressources. On le connoît dans toute la ville pour être la libéralité & la bienfaisance même. On l'en loue beaucoup, mais pour moi, je suis obligé de le blâmer; vous allez voir pourquoi.

✂ C'est qu'il commet en même tems une grande faute, celle de ne penser jamais si ce qu'il donne aux pauvres lui appartient réellement, & s'il peut en disposer sans faire tort à un tiers. Je vous ai dit qu'il a beaucoup d'enfans; & comme père, il est de son devoir des les nourrir, de les habiller, & de les faire instruire convenablement: mais comme il donne souvent tout ce qu'il a, il arrive que ces pauvres petits manquent tantôt d'une chose, tantôt d'une autre; ou ils n'ont pas de quoi contenter leur appetit, ou bien ils ne peuvent avoir quelque nippe indispensable, ou ils sont obligés de s'absenter de l'école pendant plusieurs mois, parceque le père n'a pas d'argent pour la payer. Ainsi je dis que la bienfaisance de cet homme-là est déraisonnable; car *avant que de pouvoir être libéral hors de sa maison, il faut pourvoir ceux qui y sont.*

D'ailleurs cet homme-là doit à beaucoup de gens; là c'est le cordonnier, ici le tailleur, là le marchand. Selon l'équité, dès qu'il peut mettre un écu de côté, il devroit l'employer à contenter ses créanciers, & s'abstenir de donner un liard jusqu'à ce qu'il eût payé toutes ses dettes. Mais que fait-il? Aussitôt qu'il lui vient quelque argent, il n'a qu'à rencontrer un pauvre, soit vraiment digne de pitié, soit même un vagabond qui ne gueuse que pour se dispenser de travailler, vite voilà cet homme foible qui porte la main au gousset pour donner ce qu'il a, sans faire attention qu'il vole ses aumônes à ses créanciers. Je le dis donc encore une fois; sa libéralité est très-mal entendue & même très-coupable; car pour être libéral & généreux, il faut commencer par être juste.

~~4~~ Cet homme-là ne s'embarrasse jamais non plus, si les gens à qui il donne, si largement, en font un emploi convenable; & de cette façon il arrive souvent que le vaurien dont il a fourni le gousset va s'établir dans la première auberge qu'il trouve, & s'y gorge de vin ou d'eau de vie tant que l'argent dure. Je dis donc pour la troisième fois que c'est là une bienfaisance sotte & imprudente, parcequ'elle produit rarement quelque chose de bon. Il seroit bien plus utile & plus raisonnable de fournir aux nécessiteux l'occasion de gagner quelque chose par leur travail & leur savoir-faire, & de chercher soigneusement les moyens de les secourir, non pas pour le moment, mais pour toujours.

Ainsi, mes Enfants, que l'exemple de cette conduite blâmable vous apprenne à dispenser un jour vos aumônes d'une manière plus utile & plus sensée, quand vous pourrez gagner de

quoi en faire : c'est à dire , à bien examiner auparavant si ce que vous voulez donner est bien à vous , & si en le donnant vous ne ferez tort à personne. Cherchez aussi à satisfaire votre penchant à la bienfaisance non par de simples dons d'argent , mais en assistant les indigens de vos secours , de vos conseils , de vos lumières , de façon à les mettre en état de gagner eux-mêmes leur vie à l'avenir. C'est là la meilleure charité , & la plus sage. —

✱ Au reste , mes Enfans , il doit vous être parfaitement indifférent , que l'infortuné qui a besoin de votre secours , soit ou non de votre état , de votre nation , de votre croyance. Le pauvre payfan a tout autant de droit à votre superflu , que le pauvre noble ; le Juif , le Mahométan , toutes choses d'ailleurs égales , autant que le Chrétien. L'un est homme comme l'autre ; or tous les hommes sont vos frères , & c'est à ce titre qu'ils ont le même droit à votre compassion & à votre assistance.

Vous devez être compâtissans même pour vos bestiaux ; car les animaux éprouvent aussi le sentiment de la douleur & du plaisir ; & qui seroit assez dur pour les faire pâtir sans nécessité. Il y va de votre intérêt ; car si vous forcez votre cheval , si vous faites trop travailler votre bœuf , ou si vous ne les nourrissez pas assez , non-seulement vous les mettez hors d'état de travailler , & vous vous exposez à les perdre ; mais même , quand on verra votre dureté & votre cruauté envers vos bestiaux , on concevra une mauvaise idée de vous , on vous en aimera moins , & on sera moins disposé à vous rendre service. Vous éprouverez aussi que les animaux ont une forte de reconnoissance , quand nous

tâchons de leur rendre la vie douce. Un chien, un chat, un oiseau, &c. savent fort bien distinguer leur bienfaiteur d'avec les autres, & cherchent à leur tour à lui plaire par leur obéissance & leurs caresses. On rapporte une histoire fort extraordinaire de la reconnoissance d'un lion. Voulez-vous l'entendre, mes Enfans ?

Ah ! oui, oui, s'écrièrent les enfans ; & *Honoré* dit :

~~Un~~ Un esclave de Rome, nommé *Androcles*, s'étoit sauvé de chez son maître, & caché dans une caverne au milieu d'un bois. Il y vint un grand lion, poussant d'horribles rugissemens, & tenant une patte en l'air. *Androcles* crut d'abord qu'il l'alloit dévorer, & trembloit de tout son corps ; mais le lion, loin de lui faire du mal, continuant de rugir & de lever la patte, il reprit courage, & osa même examiner ce que pouvoit avoir cet animal. Il trouva qu'il s'étoit mis quelque chose dans le pied, & le lui tira. Quelques tems après *Androcles* fut rattrapé, & suivant le cruel usage de ces tems, condamné à cause de sa fuite à être dévoré par les bêtes féroces. On le mena dans l'enceinte où cela devoit s'exécuter, & on lâcha sur lui un lion furieux, qui s'avança en rugissant ; mais dans le moment qu'on s'attendoit qu'il alloit le déchirer, on vit tout-à-coup le changement le plus extraordinaire. Loin de lui faire du mal, il flatta *Androcles* de sa queue, & s'arrêta auprès de lui, ne cessant de lui faire des caresses. Tous les spectateurs surpris, ne pouvoient en concevoir la cause ; mais *Androcles* qui avoit reconnu le lion pour celui dont il avoit autrefois guéri la patte, leur raconta ce qui lui étoit arrivé. Alors ceux qui l'avoient condamné à mort,

ne purent s'empêcher de lui accorder la vie & lui firent encore présent du lion reconnoissant.

✍ Ce récit, mes Enfans, vous prouve combien il est bon d'être compâtissant & bienfaisant envers les animaux.

Mais il n'est pas dit pour cela que nous ne puissions pas nous servir des animaux à l'usage auquel ils sont propres, & pour lequel la bonté du créateur nous les a donnés. Non vraiment; nous pouvons *user de tout*, mais non pas en *abuser*. Ainsi il nous est permis de tuer à la boucherie les animaux dont la chair est bonne à manger, afin de nous en nourrir; permis & juste d'exterminer les animaux nuisibles, pour n'avoir rien à craindre de leur part; mais en même tems il faut nous garder de tourmenter sans nécessité rien de ce qui a vie & sentiment, à plus forte raison de tuer quelque animal sans aucun motif valable. Ce seroit être cruel & coupable, au lieu que dans le premier cas nous ne faisons qu'exercer l'Empire que Dieu lui-même nous a transmis sur la terre & sur ce qu'elle renferme. Retenez les rimes suivantes pour vous détourner de toute méchanceté envers les bêtes.

Homme ! ne sois jamais le bourreau d'une bête ;
Elle sent, comme toi, le plaisir, la douleur :
Voudrois-tu lui ravir sa foible vie ? Arrête !
Elle n'est point de toi, mais de ton Créateur.

✍ Maintenant, si vous faites tout ce que je vous ai dit, assurément vous menerez une vie heureuse. Véritablement il vous arrivera quelquefois des choses désagréables. Vous rendrez

quelquefois des services , vous aurez des complaisances pour les autres , sans en retirer un avantage sensible ; car ceux qui vous environnent , ne sont pas tous assez bons ni assez sages , pour vous en témoigner leur reconnaissance par d'autres services ; mais la plupart le sont certainement. Ne vous rendez pas aussitôt durs & inaccessibles , si quelquefois on ne vous paie que d'ingratitude. Le laboureur ne laisse pas de recommencer à ensemencer son champ , quoiqu'il essuie quelquefois des années de stérilité. Il vous arrivera souvent des malheurs que vous ne pourrez éviter ; mais ces sortes de malheurs vous seront plus faciles à supporter , que ceux que vous vous ferez attirés vous-mêmes ; car tout le monde vous plaindra & secourra , si vous n'êtes pas vous-même l'artisan de vos maux ; mais si vous l'êtes , la plupart vous mépriseront & en riront ; personne n'aura compassion de vous ; très-peu vous secourront , peut-être même personne , & vous augmenterez encore vous-même votre malheur en vous faisant les reproches les plus amers & les plus cuisans.

A ces mots il se leva , & comme il étoit déjà tard , ils allèrent tous se mettre au lit.

QUATRIÈME SOIRÉE.

De la conscience & de la religion.

Quoique *Honoré* fût un si honnête homme, qu'il cherchoit toutes les occasions d'obliger tout le monde, cependant il ne manquoit pas de méchans qui tâchoient de le précipiter dans le malheur. Un d'entr'eux, qui défiroit sa mort pour obtenir sa charge, n'ayant pas la patience d'attendre que le bon vieillard lui fît place, cherchoit à lui attirer la disgrâce du Prince, pour être revêtu de l'emploi. Il ne pouvoit rien lui reprocher de fondé; il fallut donc avoir recours à la calomnie. En effet, il vint à bout de persuader au Prince qu'*Honoré* l'avoit souvent trompé dans l'administration de sa charge, & s'étoit enrichi par ce moyen; & le Prince irrité étoit sur le point de faire mettre le vieillard innocent en prison; mais comme c'étoit un prince sage & juste, il fut se modérer à propos, & remit au lendemain à examiner cette affaire de plus près.

Cependant le bruit se répandoit déjà qu'*Honoré* alloit être déposé, & mis en prison comme prévaricateur. Il ne pouvoit longtems ignorer une nouvelle de cette importance. Il l'apprit sans rien perdre de sa tranquillité, & se rendit vers le soir sous le tilleul, avec sa gaieté ordinaire, comme s'il ne lui étoit rien arrivé. *Bon cœur* y étoit aussi venu, mais dans l'attente de n'y point trouver son malheureux voisin, ou du moins de le trouver bien abattu & bien affligé. Qu'il dut être surpris de voir le bon vieil-

lard avec un air aussi ferein & aussi content qu'il l'eût jamais vu !

Eh, par ma foi ! Voisin, dit-il, je ne conçois en vérité pas comment vous pouvez faire aujourd'hui si bonne mine. Dans un si grand danger, être si tranquille ! Cela me passe.

Comment, mon cher *Bon cœur*, dit le vieillard, me croiriez-vous donc aussi coupable ?

Si je vous crois coupable ? Bon Dieu ! Je fais que vous êtes aussi innocent qu'un enfant dans le sein de sa mère ; mais si le Prince vous juge coupable ? Si vous étiez démis, jeté dans une prison ? Et ces pauvres enfans ?

Les larmes lui coulèrent des yeux.

Homme bon & compâssant, reprit *Honoré*, en lui serrant la main avec affection, notre Prince est trop juste ; croyez-moi, malheur n'arrivera pas si facilement ; & quand il arriveroit que la calomnie triomphât, regardez-vous donc comme un malheur si affreux, d'avoir une fois un peu à souffrir innocemment d'une injustice ? Ami, dit-il, en mettant la main sur la poitrine, quand ceci est en bon état, il n'y a point de malheur, tout est supportable.

Chers Enfans, en se tournant de leur côté, vous ne comprenez pas encore ce que je viens de dire ; mais écoutez, je vais vous l'expliquer. Je vais vous dire pourquoi vous me voyez si content, quoique je sois menacé d'une grande disgrâce, afin que vous puissiez l'être aussi, si dans votre vie il vous arrivoit quelque chose de semblable.

Je vous ai appris que vous devez faire tout ce qu'on vous commande, parceque cela vous rend en effet heureux, & je vous ai surtout expliqué comment vous vous rendez heureux par là; mais je ne vous ai encore rien dit d'une félicité que vous pouvez obtenir en pratiquant toutes mes instructions; c'est celle que j'éprouve moi-même à ce moment, & qui dans le danger dont je suis menacé, maintient, comme vous voyez, mon assurance & ma tranquillité.

C'est le témoignage de notre conscience, ou la connoissance intime de notre innocence. C'est un trésor précieux, mes Enfants! Tant que nous le possédons, nous ne pouvons être malheureux, quoi qu'il nous arrive; mais quand une fois nous l'avons perdu, nous sommes véritablement à plaindre.

En effet, la pensée que nous nous sommes attirés nos maux par notre faute, est bien plus cuisante que tout ce que nous souffrons. Au contraire la conscience de n'avoir pas mérité nos disgraces, nous tranquillise & nous console, comme vous le voyez ici par mon exemple.

Je me souviens toujours avec plaisir d'un homme, qui a été le premier dont l'exemple m'ait appris quel trésor inestimable c'est qu'une bonne conscience. C'étoit un ecclésiastique, mort à présent depuis longtems, & aux leçons de qui j'ai principalement obligation de l'affection que j'ai prise pour la vertu dès ma jeunesse. C'étoit un excellent homme, & sans contredit aussi éclairé & aussi vertueux qu'on le puisse être. Il eut le malheur un jour d'avoir en chaire une attaque d'apoplexie. Il en revint, mais demeura

impotent le reste de sa vie. Je le visitois tous les jours, & j'avoue que je ne pouvois retenir mes larmes toutes les fois que je voyois ce digne homme dans cet état; mais il n'avoit pas plutôt commencé à parler, que ma tristesse se dissipoit. Il parloit de son malheur avec tant de tranquillité, il se rappeloit avec tant de joie chacune de ses bonnes actions, il étoit si content de voir avec combien de tendresse sa femme, ses enfans, ses amis prenoient soin de lui, qu'il étoit impossible de le croire malheureux, & que loin d'être obligé de le consoler, c'étoit lui qui consolait les autres. Pourquoi pleurer, disoit-il de l'air le plus serein? Vous savez que je ne me suis pas attiré moi-même ce malheur. Il passera, du moins il ne m'abattra pas, & ne me privera pas de toute félicité. Sa gaieté dura jusqu'à son dernier soupir.

Tandis qu'*Honoré* parloit ainsi, il arriva un officier du Prince, qui lui apportoit une lettre. Il l'ouvrit de sang froid, & lut:

„Mon cher *Honoré*, je vous ai offensé en
 „ajoutant foi pendant quelques momens à
 „un lâche calomniateur. Le scélérat est dé-
 „masqué, & votre innocence hors de dan-
 „ger. Pardonnez à votre Prince sa précipi-
 „tation, en faveur de ses regrets & de son
 „sincère amour pour vous.“

Eh bien, Voisin, s'écria *Honoré*, ne vous le disois-je pas, que notre Prince est juste, & qu'il ne pouvoit pas m'arriver malheur si facilement? Et supposé qu'il n'eût pas réussi à découvrir la malice de mon calomniateur, je les aurois plaints tous deux; le Prince à cause de son erreur, l'autre à cause de sa méchanceté; mais
 pour

pour moi, je me ferois cru plus heureux qu'eux dans ma prison & dans les fers. Tel est, mes Enfans, le prix d'une bonne conscience. Celui qui la possède, n'a guère à craindre; & s'il lui arrive quelque déplaisir, il fait l'endurer avec tranquillité. Si donc vous ambitionnez cette disposition de l'ame, tâchez d'acquérir les sentimens que je vous ai enseignés, & d'y vivre conformément.

Mais, mes Enfans, il faut à présent vous prévenir (autrement vous me prendriez pour un vieux trompeur), que vous ne pouvez devenir aussi gais & aussi heureux que mon ami le pasteur, & que vous me l'avez vu ce soir moi-même, si vous n'en saviez & n'en fessiez encore plus que je ne vous en ai appris jusqu'à présent. Je ne vous ai encore appris que ce que vous devez faire pour ne pas vous rendre vous-mêmes malheureux; mais il y a tant d'accidens que vous ne pouvez prévenir, tant de malheurs que vous ne pouvez détourner par vos propres forces! Et un malheur est toujours un malheur. Il est vrai qu'un malheur qu'on n'a pas mérité, est moins sensible & plus supportable, que quand nous nous le sommes attiré nous-mêmes; mais il ne laisse cependant pas d'être sensible.

Il est sensible, non-seulement quand on l'éprouve, mais même quand on ne fait que le craindre ou le prévoir. Si en cultivant son jardin, quelqu'un pense: qui fait si demain il ne sera pas inondé par le débordement de la rivière? Si en se mettant au lit, il pense: Qui fait si je ne serai pas attaqué & assassiné cette nuit par les voleurs? Dès-lors, mes Enfans, dès-lors son jardin ni sa maison ne lui feront plus de plaisir. Et quel est l'homme qui puisse lui ré-

pondre qu'il ne lui arrivera pas dans le cours de sa vie tel ou tel autre malheur semblable? Et quand même quelqu'un le pourroit, combien l'attente de la mort n'auroit-elle pas d'horreur pour lui? Peut-être est-ce pour les autres que je cultive mon jardin. Peut-être cette nuit me faudra-t-il laisser ma maison, me voir séparé de mes parens, de mes amis, de tout ce qui m'est cher; & que deviendrai-je? Quelqu'exactitude que vous apportiez, mes Enfans, à observer tout ce que je vous ai dit jusqu'à présent, cela ne suffiroit jamais pour bannir ces craintes.

Mais réjouissez-vous; il y a un moyen de vous en défaire. Vous en avez déjà entendu parler dans différentes occasions; mais il faut que vous le connoissiez bien; car vous voilà dans un âge où vous êtes capables de le comprendre.

Ecoutez donc bien, & apprenez avec joie qu'il y a un DIEU; un DIEU qui nous a créés & qui nous conserve, nous & tout ce qui existe; un DIEU qui fait & voit toutes nos pensées & nos actions; un DIEU qui ne permet jamais que nous devenions malheureux, à moins que nous ne nous le rendions nous-mêmes. C'est le Créateur de ce beau soleil, qui éclaire & réchauffe si agréablement notre terre; qui fait pousser au printemps l'herbe, les feuilles, les fleurs, en été tous les fruits & les légumes excellens, dont nous nous nourrissons, & dont le goût nous charme; c'est le DIEU qui nous donne la rosée, la pluie, le vent, sans lesquels rien ne pourroit croître ni venir à bien; qui a fait de la terre un séjour si agréable pour nous & pour toutes les autres créatures; par les ordres duquel les oiseaux nous ravissent par leur chant, les four-

ces par leur murmure, les fleurs par leurs exhalaisons, & les doux zéphirs nous rafraichissent dans les chaleurs étouffantes. C'est le DIEU qui a donné à notre corps & à nos membres une forme si admirable, & à nos ames les facultés de sentir, de penser & de se réjouir.

Un Dieu qui nous donne tant de biens, pourroit-il nous haïr, & nous rendre malheureux? Non, mes Enfans, non, jamais. Mettez donc votre confiance en lui, & ne craignez rien. Il n'arrive rien contre sa volonté, & sa volonté est que vous soyez heureux, si vous ne vous rendez-vous-mêmes malheureux. Nous pouvons donc, si nous sommes d'honnêtes gens, être parfaitement tranquilles, & nous coucher tous les soirs sans crainte & sans inquiétude, puisqu'un être si puissant & si bon veille sur nous & nous protège.

Mais, cher Papa, dit *Jean*, où Dieu est-il donc?

Il est ici, mon Enfant, répondit *Honoré*, ici & partout, quoique nous ne le voyions pas. C'est qu'il est un être invisible, qui n'a pas de corps comme nous, qu'on puisse voir & toucher.

Mais comment donc fait-on, dit *Jacques*, qu'il est ici, si on ne peut le voir?

Ecoute, mon Enfant, répliqua *Honoré*, as-tu jamais vu mon ame?

Non.

Mais ne crois-tu pas que j'en aie effectivement une, & qu'elle soit ici présente?

Oh! oui, je le crois.

Et pourquoi le crois-tu?

Parceque je vous entends parler, dit *Jacques* après un moment de réflexion.

Parceque tu m'entends parler? Mais ce n'est pas proprement mon ame qui parle, c'est ma bouche, ma langue, qui sont des parties de

mon corps ; mais c'est peut-être parceque tu m'entends parler raisonnablement ; parceque tu entends que ce ne sont pas simplement des sons que je prononce, mais des sons qui expriment la pensée. Est-ce là ce que tu veux dire ?

Justement ; mais je ne pouvois le dire ainsi. Fort bien ; tu crois donc que mon ame est ici présente, parcequ'elle produit quelque chose, savoir des pensées exprimées par ma bouche ; mais si je te prouve que Dieu produit & opère ici & partout quelque chose, feras-tu convaincu par la même raison qu'il est ici & en tous lieux ?

Oui, je serai obligé d'en convenir, répondit Jacques ; car comment quelqu'un pourroit-il faire quelque chose dans un endroit où il ne seroit pas ?

Tu as raison, mon cher ami. Eh bien, voyons donc si Dieu fait & opère en effet quelque chose ici & aux environs. Vois un peu ce grand tilleul-ci qui étend en rond ses branches & ses rameaux ; qui l'a fait ?

Eh mais, il a poussé de terre.

Cela est vrai ; mais il faut donc que la terre ait une bien grande vertu, pour faire pousser d'une si petite graine un si grand arbre. Et qui donne à la terre la vertu de faire sortir de son sein de l'herbe, des plantes, des brossailles, des arbres ? Elle ne peut cependant pas le faire par sa propre force ; car elle est sans vie, & vous savez bien qu'une chose sans vie & inanimée ne peut rien faire.

Avec votre permission, cher Voisin, interrompit le brave Boncœur ; ceci n'est pas entièrement juste. Voyez un peu cette montre ; elle est inanimée, & cependant ne fait-elle rien ? N'est-ce pas elle qui fait tourner l'aiguille qui marque les heures ?

Cela est vrai, cher Ami, reprit *Honoré*; mais auroit-elle jamais appris d'elle-même à le faire, si un horloger ne l'avoit réglée pour cela? Dans le fond ce n'est donc pas la montre elle-même, mais l'horloger qui fait tourner l'aiguille, quoiqu'il n'y mette plus la main. Et combien de tems iroit votre montre, si personne ne la remontoit de tems en tems? Vingt quatre ou trente heures, & puis l'aiguille s'arrêteroit.

Il en est de même de notre terre, mes chers Enfans; jamais elle n'auroit eu d'elle-même la vertu de produire quelque chose, si Dieu ne la lui avoit donnée; & cette vertu ne cesseroit-elle pas à chaque instant, si un Dieu invisible ne la lui conservoit? En hiver elle est comme morte, semblable à une montre démontée & sans mouvement, que le Créateur tout-puissant & infiniment sage remonte à tous les printems, pour la faire reproduire de nouveau. Alors poussent les feuilles & les boutons des plantes; alors s'ouvre le sein de la terre, & il en sort des herbes & des fleurs de toutes espèces, & la nature reparoit de tous côtés dans toute la vigueur de sa jeunesse, comme si elle ne fesoit que sortir des mains de son Auteur.

Indépendamment de toutes ces merveilles, l'existence seule continuelle des choses me convainc de l'assistance de la coopération non interrompue de l'Etre qui a tout fait. S'il cessoit une fois de leur conserver leur existence, on les verroit à l'instant rentrer dans le néant ou cesser d'exister. Dieu agit donc à tout moment sur chaque chose en particulier; il faut donc qu'il soit présent à chaque chose en particulier.

Réjouissez-vous donc, mes Enfans; & ne craignez point qu'il vous arrive rien de mal, quand vous faites bien; car Dieu est avec nous, quelque part que nous soyons, soit que nous

dormions, soit que nous veillions; & ce Dieu ne desire que de nous rendre heureux dans cette vie, & après notre mort dans une autre, dont je vous parlerai bientôt plus au long. Il n'exige pour cela rien de plus que ce que je vous ai appris jusqu'ici, que vous mettiez en lui toute votre confiance, & que vous recouriez à lui en toute occasion. C'est ce que fesoit, mes chers Enfans, le digne pasteur, qui, comme je vous l'ai raconté dernièrement, fut si joyeux & si heureux dans une très grande maladie, jusqu'à la fin de sa vie.

J'aurois succombé, me disoit-il souvent, si je n'avois mis en mon Dieu une pleine & entière confiance; mais quand l'affliction venoit s'emparer de moi, j'invoquois Dieu, je lui exposois ma douleur en secret: Et je ne fais comment, mais après ma prière je me trouvois aussi tranquille & aussi content, que si je n'avois eu rien à souffrir.

C'est ainsi que me parloit mon ami, & en vérité, mes Enfans, il avoit bien raison. Croyez-en un vieillard qui l'a aussi éprouvé; la prière du juste, qui espère tout de Dieu, & met en lui toute sa confiance, n'a jamais manqué d'être exaucée. Quand Dieu ne nous accorde pas ce que nous lui demandons, il ne manque pas de nous accorder quelque chose de meilleur; savoir, la paix de l'ame, le contentement de notre sort, & l'espérance certaine d'une plus grande félicité à l'avenir.

Comment pourroit-il nous donner précisément les choses que nous lui demandons? Souvent nous sommes si peu sages, que de lui demander des choses qui nous rendroient extrêmement malheureux. Il y avoit un paysan dans le village voisin, qui croyoit qu'il n'y avoit rien de plus précieux que les richesses & qu'une

grande quantité d'argent. Sans doute qu'il les aura souvent demandés à Dieu. Quoiqu'il en soit, il trouva un jour dans son champ un trésor de quelques milliers d'écus. Aussitôt qu'il les eut, il vendit sa métairie, pour venir demeurer dans notre ville. Il ne travailla plus : sa femme en fit autant. Ils passaient la journée à jouer & à boire ; pendant ce tems là les enfans se dérangèrent. Au bout de quelques années les vauriens de fils se mirent à voler leur père, puis les autres. L'un fut attrapé & pendu ; l'autre échappa, & court aujourd'hui le monde. La mère fut mise à la maison de force à cause de ses dérèglemens, & le père mourut enfin dans la dernière misère. Eh bien ! que lui servit son argent ? Et combien n'auroit-il pas été plus heureux, s'il fût resté dans sa première condition ! Vous voyez, mes Enfans, combien souvent nous savons peu ce que nous désirons.

Dieu seul fait ce qui peut nous rendre heureux, & il ne manque pas de rendre heureux l'homme de bien. Lorsque j'étois malade, je m'écriai : Dieu, aie pitié de moi ; & il me rendit la santé. J'étois pauvre ; je me prosternai & le priai, & il m'a secouru ; il m'a fait naître les occasions de me préserver de la misère par mon travail ; je travaillai en le bénissant, & je vécus plein de consolation & de contentement. Telles sont, mes Enfans, la bonté, la compassion, la tendresse de Dieu pour nous. Et quand même, lorsque je l'invoquai, il ne m'auroit pas tiré de ma maladie ou de ma pauvreté, je n'aurois pas pour cela douté de sa bonté ; mais j'aurois conclu qu'il m'étoit avantageux d'être malade & pauvre plus longtems ; & cette pensée m'auroit tranquillisé.

En effet, mes chers Enfans, souvent il nous est vraiment avantageux d'être quelque tems mal-

heureux. Combien de personnes feroient devenues méchantes, si tout leur avoit réussi à souhait ! Le bonheur enfle aisément le cœur ; mais le besoin nous rappelle à nous & à nos devoirs. Moi-même, mes Enfants, j'en vaudrois beaucoup moins, si je n'avois eu quelquefois à souffrir, surtout dans mes jeunes années ; mais aiant remarqué que toutes les fois que je ne fesois pas bien, il m'arrivoit quelque mortification, je me dis à moi-même : essaie une fois de ne faire que du bien, pour voir si tu ne seras pas plus heureux ; & depuis ce moment je ne fus plus malheureux.

Véritablement j'ai éprouvé encore par la suite tantôt une mortification, tantôt une autre ; mais elles étoient bien plus faciles à endurer qu'auparavant ; & je m'aperçus même bientôt que ce les que je ne m'étois pas attirées, finissoient par tourner à mon avantage. J'eus, par exemple, occasion un jour de faire connoissance avec un homme de grande distinction, qui se proposoit de voyager sur mer. Il m'avoit pris tellement en affection, qu'il me promit une fortune brillante, si je voulois l'accompagner. Jugez de mon ardeur dans une pareille occasion. Déjà tous les préparatifs étoient faits ; & tout-à-coup je fus attaqué d'une longue maladie. Je la regardai comme un grand malheur, & dans mon aveuglement, peu s'en fallut que je ne murmurasse contre Dieu ; car ce seigneur, ne pouvant différer, partit sans moi, & toutes les espérances que je m'étois formées, s'évanouirent. J'étois inconsolable. Mais hélas ! qu'appris-je quelques semaines après ? Le vaisseau que je devois monter, avoit été attaqué & pris par des pirates, & tout l'équipage réduit à l'esclavage. Je reconnus alors la bonté de la Divine Providence, & ma propre folie d'avoir pu douter de cette bonté. Depuis ce tems j'ai toujours été content de mon sort,

quoique je ne pusse pas toujours comprendre en quoi telle ou telle chose pouvoit m'être avanta-
geuse.

En effet il seroit bien téméraire de vouloir le pénétrer dans tous les cas; car il faudroit, semblable à Dieu qui fait tout, pouvoir lire dans l'avenir, pour savoir les suites de tel ou tel événement; & c'est ce que la sagesse infinie de Dieu a voulu, pour de bonnes raisons, nous cacher.

Lorsque dans ma jeunesse il m'arrivoit quelque malheur, dont je ne pouvois comprendre l'utilité qu'il pourroit m'en revenir, un digne homme, sage, & qui avoit plus d'expérience que moi, tâchoit de me consoler. Il me raconta entr'autres choses un rêve que je n'oublierai jamais, & que je me suis toujours rappelé depuis, toutes les fois qu'il m'arrivoit quelque mortification.

Quoique je n'eusse rien plus à cœur, me disoit ce respectable ami, que de me rendre heureux & de plaire à Dieu, il ne laissa pas de m'arriver un malheur, qui me causa un chagrin mortel. Dans mon affliction je commençai à douter que Dieu prenne véritablement soin des hommes, & qu'il veuille les rendre heureux. Ce doute me fit verser des pleurs amers, & je m'endormis les yeux encore baignés de larmes. Je crus en rêvant me trouver sur un chemin où je m'étois égaré. Je restai quelque tems indécis de quel côté je tournerois mes pas. Un homme m'aborda, qui me promit de me montrer mon chemin & de m'accompagner. Je le suivis. Il me conduisit chez un homme qui nous reçut très-bien, & qui me parut le meilleur homme du monde. En partant, je vis mon guide emporter un beau gobelet d'argent qui étoit sur la table. Le second jour nous logeâmes chez un méchant homme, qui voulut à peine nous céder un coin dans sa maison, & qui ne fesoit que jurer & gronder; en un mot

c'étoit un bien méchant homme. Mon guide laissa chez-lui le gobelet qu'il avoit dérobé chez celui qui étoit si bon. Le troisiéme jour nous trouvâmes encore un bon & digne homme, qui nous rendit tous les services possibles. Mon guide mit le feu à sa maison. Je frémiss d'indignation à la vue d'une telle méchanceté; mais faute de savoir le chemin, je fus bien obligé de suivre mon conducteur. Il me mena encore chez un excellent homme; c'étoit la bonté même. Mon guide prétextait ne pas trop bien savoir le chemin, & notre hôte nous fit accompagner par son propre fils, de peur que nous ne nous égarassions. A peine arrivés sur un pont, il poussa le fils de notre digne bienfaiteur dans le fleuve, où il se noya. J'entrai en fureur en voyant une action si abominable. Monstre, m'écriai-je, j'aime mieux errer dans les déserts les plus abandonnés, que marcher plus longtems à tes côtés sur une terre qui menace à chaque instant de t'engloutir. Je parlois encore, que je me vis environné d'une lumière éclatante, & mon guide prit une figure majestueuse & au-dessus de l'homme. Je me prosternai; mais il me releva, & me dit: Connois les voies de la Providence. Le gobelet que je dérobai il y a quatre jours, étoit empoisonné; c'est pourquoi je l'ôtai à l'honnête homme, & le donnai au méchant, pour le punir. Sous les cendres de la maison que j'incendiai, étoit caché un trésor; l'homme bienfaiteur qui nous reçut avec tant de bonté le trouvera, & fera beaucoup de bien. Quant au jeune homme que j'ai précipité dans le fleuve, il devoit assassiner son père dans peu, & par son crime devenir le tourment de sa mère. Adore Dieu, & ne te confie qu'en lui seul; mais garde-toi de vouloir juger des voies de sa providence.

Tel est le rêve que mon ami me raconta. Et

quand un jour vous aurez acquis plus d'expérience, vous verrez dans vous & dans les autres mille exemples, qu'un bonheur apparent est un véritable malheur; & que quantité de malheurs sont d'insignes bienfaits de Dieu.

Mais n'eussiez-vous que des malheurs à attendre; dussiez-vous périr dans la dernière des misères, s'il n'y a pas de votre faute, il vous restera encore une consolation, que rien ne peut vous ravir. Il faut que je vous la fasse connoître.

Mes Enfants, nous sommes immortels; nous ne ferons jamais anéantis. A la vérité ce corps de chair & d'os mourra un jour & tombera en poudre; mais nous qui habitons ce corps, nous passerons alors à une autre vie, où nous serons éternellement heureux, exempts de maladies, de douleurs & de besoins. C'est ce que Dieu nous a fait promettre, si nous faisons dans ce monde tout notre possible pour devenir vraiment bons. Ceux qui ne le feront pas, vivront aussi éternellement; mais malheur à eux! ils subiront la juste punition de leurs vices dans le lieu où ils iront.

Une autrefois, mes Enfants, je vous dirai où j'ai appris ces choses. Jusques là croyez m'en sur ma parole, ou plutôt jugez par ma conduite que je dois en avoir une connoissance bien certaine. Je suis devenu vieux, & mon corps mourra bientôt. Ah, mes Enfants, si je ne savois pas que mon véritable être, mon ame fût immortelle; si je ne savois pas que le Bon Dieu qui m'a déjà fait tant de bien dans ce monde, prendra soin de moi, me secourra, me rendra heureux après la destruction de mon corps, que je serois à plaindre! Mais je le fais, & aussi certainement que je vois cette étoile briller dans le ciel. Je vivrai, & je vivrai infiniment plus heureux que tous les rois de la terre ne peuvent me le rendre.

Et vous aussi, mes chers Enfans, vous me suivrez un jour dans cette vie éternelle & préférable à celle-ci, si vous vous appliquez à devenir bons & vertueux. Alors nous nous reverrons, nous nous aimerons, & la joie que nous ressentirons de notre bonheur, & d'être avec le Bon Dieu qui nous aura réunis, durera éternellement.

Ah, chers Enfans, que j'emporte cette consolation dans le tombeau, la consolation que vous obéirez en tous points à votre vieux père, à votre ami, qui vous aime si sincèrement, si tendrement, & que par là vous vous rendrez dignes du bonheur dont j'irai bientôt jouir! Dites-moi, les Chéris de mon cœur, dites, puis-je me le promettre?

Les enfans, le cœur pénétré de douleur, se jetterent dans ses bras, & leurs larmes muettes exprimèrent assez leurs promesses. Alors *Honoré* prononça ces paroles remarquables : „ Quand „ Dieu veut bénir un homme d'une manière particulière, il lui donne des enfans sages & „ obéissans; “ & tous les cœurs donnerent dans le silence un libre cours à leurs sentimens.



8



Campe, Joachim Heinrich,

Morale des enfans, ou entretiens moraux à la portée de cet âge

Francfort sur le Mein 1791

Bamberg, Staatsbibliothek -- Bip.Paed.o.5

urn:nbn:de:bvb:12-bsb11435168-2

VD18 12248541-001